



ENTRE AMIS

BON ACCUEIL



NIORT

IMP. LEMERCIER & ALLI

1896

# Entre Amis

*Il a été tiré de cette plaquette 100 exemplaires  
numérotés de 1 à 100*

EXEMPLAIRE N° **15**

# Entre Amis

---

KERGRESQ

BON-ACCUEIL

Les Jardins d'Académus

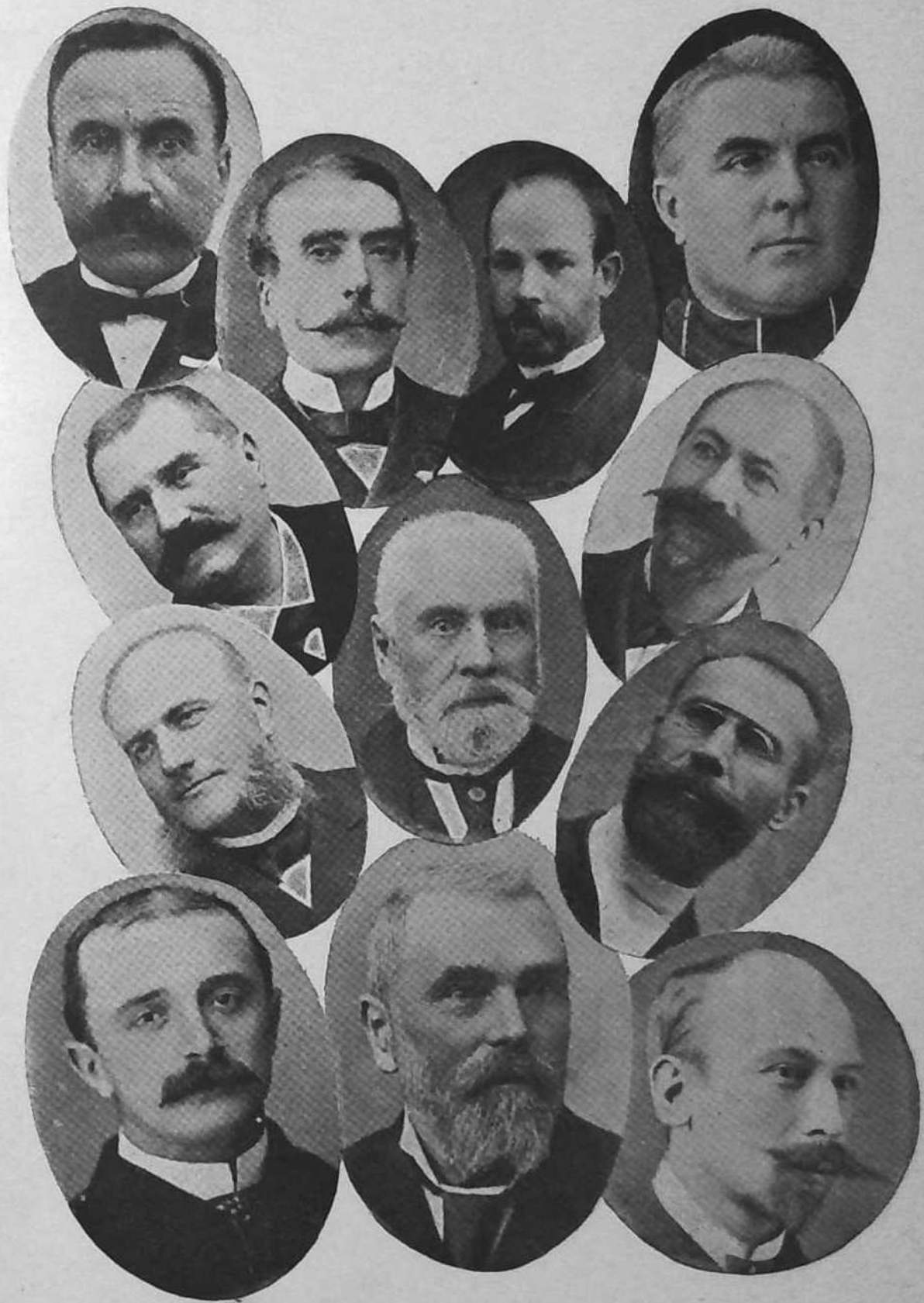


NIORT

IMP. LEMERCIER & ALLIOT

6, RUE DU PILORI, 6

—  
1896



LEMERCIER & ALLIOT. — NIORT



*La Sagesse exceptée, l'Amitié est le don le plus précieux que les Dieux aient fait à l'homme.*

Exceptâ sapientiâ, quidquam melius homini sit à diis immortalibus datum.

CICÉRON.

*Désir de tous les cœurs, plaisir de tous les âges,  
Trésor du malheureux, divinité des sages,  
L'amitié vient du ciel habiter ici-bas ;  
Elle embellit la vie et survit au trépas.*

DESMAHIS.

*Les amis — une famille dont on a choisi les membres.*

ALPH. KARR.



### AVERTISSEMENT AU LECTEUR PROFANE

**S**i, par quelque événement fortuit, cette modeste plaquette tombait entre des mains étrangères et que, contre toute vraisemblance, on se sentit piqué du désir de la lire, il est bon de mettre en garde contre ses premières impressions l'infortuné lecteur qui, n'étant pas initié aux mystères

de notre cordiale rhétorique, voudrait en apprécier le sens ou en savourer l'agrément.

Sa déception serait grande, s'il avait la malencontreuse idée de comparer de trop près avec les modèles qui les ont inspirés, les quelques portraits qu'il va trouver, dans des sonnets et ailleurs, et sa critique aurait beau jeu : chacun des sujets de cette *galerie de tableaux* n'a pas à faire appel à sa modestie, ni à prendre une attitude humiliée pour le reconnaître sans peine et le déclarer sans embarras.

Afin d'éviter toute interprétation fâcheuse, le lecteur profane est donc instamment prié de se rappeler :

1° Que les poètes se sont toujours arrogé le droit de prendre, même publiquement, avec la vérité, des libertés qui n'offusquent personne. Ces libertés sont aussi variées que les opinions sur le meilleur des impôts, par exemple, et certaines d'entre elles sont même, sous le nom de « licences poétiques », enseignées dans les pensionnats de demoiselles ;

2° Que l'amitié, comme l'amour maternel, aveugle de la plus ravissante manière. Il n'y a pas que le hibou qui dise :

..... mes amis sont mignons,  
Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compagnons ;  
Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.

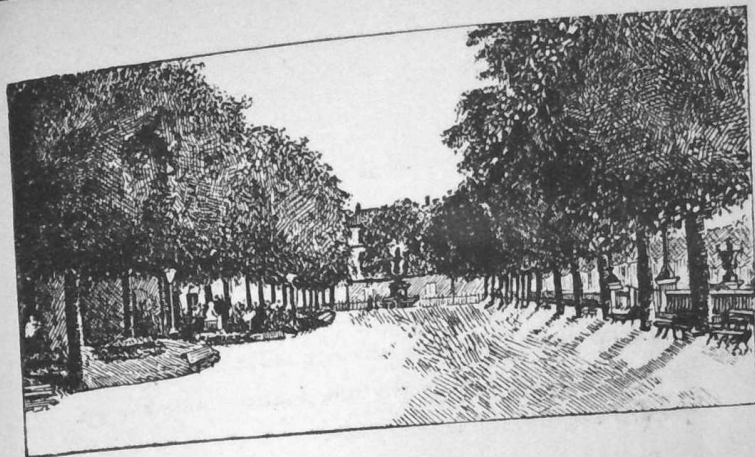
On peint ses amis comme on croit les voir. Tant pis pour ceux qui n'ont pas ces verres spéciaux à leur binocle !

3° Que la société d'admiration mutuelle, qui est en voie de formation entre nous, n'étant pas encore complètement constituée, aucun des personnages qui figurent dans ces portraits ne croit encore que « c'est arrivé ». Jusqu'à présent, au contraire, chaque « portraituré » se contente de penser qu'il est fort plaisant d'avoir de bons amis qui, pour lui être agréables, arrondissent et polissent des périodes, ou escaladent le Pinde et taquinent la Muse, et qu'il n'y a pas grand mal à ce que la raison soit quelquefois la dupe du cœur. Sans s'abuser, il peut trouver quelque satisfaction à lire, à titre de fantaisies, tant en prose qu'en vers, ces aimables hyperboles, ces joyeuses chansons et tous ces vers sans prétention dont font les frais, unis par l'amitié, les habitués du manoir de Kergresq, de la villa Bon-Accueil et des jardins d'Académus.

.....  
Et maintenant que tu es averti, ô lecteur profane, va plus loin, si tu es curieux et brave, mais, initié à nos mystères comme tu viens de l'être, aie l'honnêteté de ne pas te plaindre, si tu es déçu, et garde-toi de geindre, si les accords de notre luth trop grossier t'écór-

chent les oreilles. Ce que tu vas lire n'est point écrit pour toi, tu n'as rien à faire parmi nous, nous ne demandons ni tes compliments ni tes critiques, et si tu n'as pas la prudence de t'arrêter ou la force de te taire, aie le courage de t'en aller !

XXX.



## POUR SERVIR DE PRÉFACE

**L**e célèbre inventeur des atomes crochus disait, il y a deux mille ans, qu'il est doux d'assister, quand on est sur la terre ferme, aux dangers d'un malheureux secoué par la tempête

Je dirai à mon tour, m'inspirant de cette pensée égoïste :

Qu'il est doux, lorsqu'on est assuré d'une solide **amitié**, d'assister aux dangers de ceux qui se sont imprudemment lancés sur l'océan de la vie, sans se munir de cette planche de salut souveraine.

Laissant à part la religion, qui prend sa source dans les parties les plus abstraites de notre intelligence et dont la conception



métaphysique est au-dessus et en dehors de nos sentiments purement personnels, nous ne trouvons ici-bas, que dans la famille et dans l'**amitié**, les consolations et le soutien dont nous avons besoin pour lutter contre l'ennuyeuse monotonie de l'existence, nous garer de la griffe et de la dent du prochain, doucement vivoter et nous préparer congrûment à la chute finale.

Et encore la famille!...

Dieu me garde de n'en pas parler avec tout le respect qui lui est dû et de n'en pas dire tout le bien que j'en pense !

On m'a appris, il y a de longues années, hélas ! sur les bancs de l'école, qu'elle est « la pierre angulaire de la société », et doit être « la base de notre existence », et l'expérience de la vie est venue confirmer les leçons de notre vieux maître de philosophie qui s'est, du reste, trompé assez souvent, pour qu'on reconnaisse, au moins une fois, la vérité de son enseignement.

Mais, comme a dit je ne sais plus qui, on subit sa famille et on choisit ses amis.

En effet, a-t-on la liberté d'avoir ou de n'avoir pas un fils qui déshonore votre nom, un gendre qui fait des dettes, un neveu qui va aux galères, une belle-mère ou une femme (quelquefois toutes les deux) qui vous donne en ce monde un avant-goût des peines éternelles ?

Si la famille est la source de grandes joies, elle est aussi la cause de grandes douleurs, et elle ressemble pas mal à la langue d'Esopé, qui était, suivant les cas, la meilleure ou la pire chose qui soit au monde.

Rien de pareil n'existe dans l'**amitié**.

L'amitié naît d'une estime réciproque, et sa cause, qui échappe à l'analyse, jaillit comme d'une source du plus profond de nous-mêmes, sans y être provoquée par des circonstances extérieures.

Elle est le résultat d'une impulsion, quelquefois d'un élan spontané du cœur et non un calcul de la raison, et, si certaines affinités naturelles semblent devoir favoriser son développement, elle n'en unit pas moins parfois les êtres en apparence les plus opposés comme caractère, comme idées, comme sentiments.

La seule condition de sa durée est le maintien de l'estime réciproque dont elle est née, et, sans pouvoir assurer que « c'est beaucoup tirer de notre ami, si, ayant monté à une grande faveur, il est encore un homme de notre connaissance » ou que « l'amitié disparaît quand l'égalité cesse », je suis bien convaincu qu'elle ne peut plus exister lorsque la personne qui en est l'objet n'est plus digne de notre respect.

C'est enfoncer une porte ouverte, que de dire qu'il faudrait bien

se garder de confondre avec l'**amitié**, cet attachement de passage qu'un intérêt fait naître et qu'un intérêt emporte, cette affection éphémère, ampoulée et hyperbolique qui se développe comme les champignons et dont débordent, par exemple, le cœur des hommes politiques et celui des marchands de vins pur raisin ; affection qui se répand en promesses bienfaisantes et en offres alléchantes sur l'électeur et l'acheteur naïf qui attendent patiemment sous l'orme, l'un la grasse sinécure, l'autre le produit naturel, et qui tous les deux vivent d'espérances et d'illusions toujours évanouies et toujours renaissantes.

Peut-être pourrait-on dire que la valeur de l'**amitié** est en raison inverse de la dépense ou de l'usage qu'on en fait, et que, comme bien d'autres choses, elle gagne en intensité ce qu'elle perd en étendue.

C'est bien là mon opinion, et j'avoue ne pas avoir la moindre confiance

En ces gens, ruisselants de miel et d'eau bénite, qui, toujours la main en avant, portent leur cœur entre leurs doigts et sont heureux de vous l'offrir à chaque rencontre ; bons bourgeois, candides ou malins, dont la fréquentation est toujours dangereuse, parce que, s'ils sont candides, ils se rompent comme bâtons pourris lorsque vous vous appuyez sur eux, et, s'ils sont

malins, ils vous « mettent dedans », ce qui est toujours, dans l'un et l'autre cas, une fâcheuse occurrence.

« L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait », mais je n'ai pas les haines vigoureuses du brave Alceste et même pas de haine du tout, (les ans probablement en ayant détendu le ressort), contre ces personnages matelassés de bons sentiments, dont la poignée de main aisée, le sourire engageant et le coup de chapeau facile masquent trop souvent les appétits, les intérêts ou l'ambition. Ils sont bons à considérer de loin et à fréquenter dans la juste limite de l'affection que vous inspirent les serpents à sonnette.

Si, pour rire un brin, je parlais de leur coup de chapeau dont la trajectoire se mesure au coefficient de votre position sociale et suit une échelle mathématiquement réglée depuis le modeste cantonnier jusqu'au puissant chef de l'État ?...

Il y a une monographie à écrire sur les variations d'amplitude de ce salut savant et judicieusement compliqué, qu'on ne trouve jusqu'à ce jour qu'en province, et je l'essaierais, si la folle du logis ne m'avait passablement écarté de mon sujet et si je n'avais hâte d'y revenir.

Que nous sommes loin, en effet, de la réelle **amitié**, de cette amitié discrète qui vient d'elle-même, qui a, si j'ose ainsi parler,

sa pudeur propre, qu'effarouche autant l'étalage des sentiments qu'elle inspire, que la manifestation objective de ces sentiments

Il est donc aussi illusoire d'aimer tout le monde que dangereux d'être aimé de tout le monde. L'arithmétique est une vaine science, par rapport à l'amitié, et on n'est pas nécessairement plus riche en amitié, parce qu'on a un grand nombre d'amis que parce qu'on n'en a qu'un seul.

« Un ami vaut un trésor ». — « C'est assez pour soi d'un fidèle ami, c'est même beaucoup de l'avoir rencontré », — ont dit deux sages.

« Qu'un ami véritable est une douce chose ! » répond un autre.

Il n'est pas du tout nécessaire, on le voit, de chercher à s'en recruter une armée, ni même un bataillon, et c'est banal de constater que la quantité est sans effet sur la qualité.

Quelles que soient les apparences, qui que nous soyons et quoi que nous valions, chacun de nous en a bien peu, de ces amis véritables, et il n'y a que dans les oraisons funèbres et dans les épitaphes qu'on peut entendre ou lire cette phrase cyniquement menteuse : « Il n'avait que des amis ! »

Je n'ignore pas que la société autorise, favorise, et même

ordonne le mensonge (demandez-le plutôt à Max Nordau), mais il y a certaine limite où devrait s'arrêter l'effronterie, et dire ou écrire d'un homme qu'il n'avait que des amis, c'est se moquer impudemment de l'amitié, du défunt et de ceux qui vous écoutent ou vous lisent !

Vous savez mieux que moi ce que vaut l'aune de ces paroles trompeuses et de ces amitiés de pacotille, mon cher H., et vous êtes bien la preuve vivante qu'il ne suffit pas d'être le meilleur des hommes pour n'avoir que des amis ; et, si vous le savez, vous êtes certainement celui qui y pense le moins, tant il est vrai que la forte éducation de votre volonté vous a rendu meilleur et que votre bonté native marche de pair avec une modestie sans égale, un esprit le mieux rempli et un cœur le mieux nourri de charité chrétienne !

Mais, si nous ne sommes pas un bataillon, ni même une compagnie d'amis, nous pouvons toujours bien nous vanter d'être autour de vous un petit peloton qui vaut une grande armée, car, tous unis à vous par les liens de la plus étroite amitié, nous sommes aussi, tous entre nous, de gais compagnons, de vieux camarades et de bons amis.

Si nos occupations de la journée nous tiennent éloignés les uns des autres, c'est pour moi un plaisir d'évoquer nos prome-

nades de chaque soir sur les allées hautes de la Brèche, transformées pour la circonstance en jardins d'Académus. Quels farouches péripatéticiens nous faisons ! Les ombres de Platon et d'Aristote doivent en tressaillir d'aise !

Pouvons-nous dire qu'un sujet quelconque échappe à notre dialectique active, inquiète, turbulente ? Avons-nous assez pénétré de contradicteurs, sans compter ceux que nous occirons encore et qui, heureusement, ne s'en porteront pas plus mal ?

Avons-nous assez fait, défait et refait le « Songe de Scipion » ?

Le libre arbitre, attaqué par les uns, défendu par les autres, est-il sorti intact de la bagarre ? Et les causes finales ? Et la liberté absolue de tester, que certains d'entre nous considèrent comme le remède aux maux dont souffre actuellement la bourgeoisie, et le moyen radical de nous délivrer des « fils à papa » ? Et la question sociale ? A-t-elle été maintes fois discutée sous toutes ses faces et résolue sous toutes ses formes ? — On voit que rien ne nous arrête et que nous n'y allons pas par quatre chemins...

Avons-nous assez gémi sur l'évolution qui, depuis Zénon, s'est produite dans les rapports fameux entre l'honnête et l'utile ? Nous sommes-nous passionnés sur la théorie qui assimile le bien et le mal à des produits industriels tels que le vitriol et le sucre ?

Avons-nous dit son fait au capital et, saluant l'aurore des revendications légitimes, avons-nous élevé le travail sur le pavais ?

Combien de fois déjà n'avons-nous pas décrété que la société était finie, pourrie, perdue, et qu'il n'y avait plus qu'à l'enterrer, à moins que la race jaune ne vienne, un beau matin, planter sur les ruines de la race blanche l'étendard de la vraie civilisation !

Quel audacieux paradoxe n'a pas trouvé chez nous un ardent défenseur ? Quelle idée fantastique n'a pas été acceptée, étudiée et présentée comme raisonnable par un avocat improvisé ?

Vous rappelez-vous, Aristide, lorsque, nouveau venu dans la carrière, vous prêtiez à nos discussions, le concours d'une conviction sincère, d'une parole enflammée et d'une instruction puisée aux bonnes sources, vous rappelez-vous, dis-je, votre ahurissement, quand l'un de nous, probablement inspiré par Mahomet, vous exposa une irrévérencieuse théorie sur les femmes honnêtes et les chiens savants ?

Et le pari sur les douze Césars n'était-il pas de force à faire rougir un singe ?

Ceux qui nous voyaient discuter de la sorte, à cette heure avancée de la nuit, où tous les honnêtes gens rentraient ou ronflaient, ne manquaient pas de se demander, avec quelque curiosité,



ce que pouvait bien être cette grosse question d'intérêt ou de sentiment qui nous agitaient ainsi ?

S'ils avaient su qu'il s'agissait de Tibère !...

Quelles amusantes fantaisies ! quels joyeux paradoxes ! quels divertissants propos ! et comme on dort bien ensuite !

N'est-ce pas, Auguste, qu'on peut après ça, la digestion bien terminée, à onze heures ou minuit sonnant, aller se reposer, l'esprit sans inquiétude et la conscience tranquille, et qu'un sommeil profond, exempt de mauvais rêves, est la juste récompense d'un si intéressant labeur ?

Oh ! mais nous ne faisons pas que de la philosophie sous ces vieux marronniers de la Brèche, que rougissent faiblement quelques becs de gaz et qu'agite, la nuit, une brise légère ; nous passons indifféremment et rapidement du grave au doux, du plaisant au sévère.

Il faudrait un sténographe pour recueillir les histoires intéressantes de notre ami Auguste et en perpétuer à travers les âges l'hilarant souvenir. Qui se souviendra après nous de : « C'est p't'être ça qu'vous cherchez ? » — « Bonjour M'sieu l'Curé ! » ; — « La confession du gars de Sainte-Christine » — « Io saizi, mein, saizi lapin ? » — « Les tribulations d'un provincial au

passage de l'Opéra », et son étude autobiographique sur les débuts d'un jeune étudiant, à Poitiers, dans le monde où l'on s'amuse ?

C'est réellement dommage qu'on ne les livre pas à la publicité, ces bonnes histoires, ces amusants badinages, qui auraient réjoui l'ancien curé de Meudon, comme ils nous réjouissent nous-mêmes. Ce serait la révélation d'un talent ignoré, et Armand Sylvestre se reconnaîtrait sûrement un rival, sinon un maître, en cet homme modeste, sérieux à ses heures, grave quelquefois, toujours plein de courtoisie et qui est le plus enragé rieur que j'aie jamais connu. Les échos de la Brèche ont plus d'une fois répercuté les éclats de ses rires contagieux, et le passant, attardé, envoyait cette bonne humeur intense à laquelle il ne pouvait prendre part, et qui lui infligeait, sans qu'Auguste s'en doutât, le supplice de Tantale.

Dame ! Je n'affirme pas que ces fantaisies qu'il sait si bien dire, avec une gaieté si communicative, puissent être imprimées, reliées, dorées sur tranches et offertes en prix aux élèves du Sacré-Cœur, mais l'auteur n'y a jamais pensé. Sa modestie égale son mérite. Un trop grand succès le gênerait. Il préfère à tout la chaude sympathie qu'il trouve auprès de son auditoire habituel, et cela lui suffit.

Et les souvenirs de voyage de F., ce vieil habitant de la

Tunisie, ancien collaborateur du cardinal Lavignerie, dans l'œuvre immense entreprise là-bas, dont nous n'avons pas encore recueilli tous les fruits, sa conversation attachante, instructive, aimablement savante ?

Était-il un plaisir plus agréable que de revoir avec lui Tunis-la-blanche, ses mosquées, ses hammams et ses souks, Sidi-bou-Saïd, ombragée de palmiers, La Marsa, où le grand cardinal échafaudait ses rêves, dont quelques-uns sont devenus des réalités, le Bardo, abandonné de ses maîtres, Ksar-Saïd aux parfums d'orangers ? Quelle moisson de souvenirs ne récolte-t-on pas sur cette terre merveilleuse, découpée par les flots bleus en golfes profonds ou en baies capricieuses, sur ces montagnes ou ces collines dont le profil se détache si nettement sur la pureté du ciel ! C'est là que Didon vint de Tyr et qu'elle fonda Carthage ; c'est là que, victime de l'humaine inconstance, elle monta sur son bûcher ; c'est sur ces hauteurs que s'élevait la redoutable rivale de Rome ; c'est sur cette terre que se disputa l'empire du monde et qu'eurent lieu les plus effroyables tueries d'hommes qui, depuis Alexandre, ensanglantèrent l'humanité ; c'est près de cette église que mourut St-Louis..... Et que reste-t-il de Carthage la vaincue, et de Rome la Victorieuse, d'Alexandre-le-Grand et du glorieux St-Louis ? Quelle leçon sur l'inanité des choses humaines et, pour ceux qui se croient les arbitres du monde, quel rappel à l'humilité !

Vous étiez le maître qu'il fallait, mon cher F., pour nous parler de toutes ces choses, et quel vide impossible à combler votre départ a fait parmi nous, quoique votre place doive toujours rester marquée au fond de nos cœurs !

Et les anecdotes d'Aristide : « Vous verrez bien quand ça s'ra sec ! » et tant d'autres accompagnées de son expressive mimique et de son rire entraînant ; ses conférences sur les herbes, les plantes, particulièrement les fougères, et les arbres des deux hémisphères ? — Il les connaît tous par leur nom, en latin et en français, cet homme extraordinaire ; c'est le Bonaparte de la flore de tous les pays ; c'est une encyclopédie botanique vivante ; son talent de vulgarisation est sans pareil. Sa science, comme un fleuve au moment des crues, déborde sur ses rives, s'épand au loin en vastes nappes qui portent avec elles le limon fertilisateur.

Ce serait une erreur de croire que la botanique l'absorbe et ait accaparé toutes ses facultés. Il n'a pas son pareil pour résoudre les questions morales et les problèmes sociaux. La bonté de son cœur est telle qu'il gémit des douleurs des autres. Il voudrait que l'humanité qui a faim n'eût qu'une bouche et qu'un estomac, pour l'inviter à déjeuner avec lui. Je l'entends encore nous parler de sociétés philanthropiques et de secours mutuels, de caisses de retraites pour les ouvriers et les invalides du travail, nous démontrer la

*nécessité, l'obligation même, pour les riches, de dépenser tous leurs revenus, et assigner ses bornes à l'économie qui ne devient au-delà que monstrueuse avarice. Et il répète avec le poète :*

A quoi vous servirait d'avoir de la richesse,  
Si ce n'était, humains, pour aider le prochain !  
Logés, vêtus, nourris avec délicatesse,  
Songez combien de gens n'ont pas même de pain !

*Les désbérîtés de ce monde peuvent prendre le chemin de la villa Bon-Accueil. C'est la demeure d'un ami. On y parle souvent d'eux, on y cherche parfois les moyens de leur rendre la vie meilleure, on y fait toujours de bon socialisme. Je désire que, comme l'ancien habitant de la villa de Tusculum, le solitaire de Bon-Accueil écrive un jour son Traité de morale. Il n'y en aura pas de marqué au coin d'un plus pur amour de la charité et, sans lui faire de la réclame, vous n'en paierez jamais trop cher un exemplaire : combien, après l'avoir lu, serez-vous devenu meilleur !*

*Et les récits d'outre-mer ou de vie militaire de Jan Duc, vétéran du 314<sup>e</sup> de ligne, poète, soldat et prosateur ; le Niortais qui connaît le mieux Shakespeare et qui s'en vante le moins ; l'homme habile qui sut prendre*

*Son âme à Lamartine et sa tête à Brennus !*

*Enfin, ce serait un impertinent oubli de ne pas donner, dans*

*cette causerie, une place à l'un des nôtres qui n'est, il est vrai, que par occasion, l'orateur de notre troupe discoureuse, — lorsque, las du boulevard, il vient chercher à Niort un calme et un repos qu'on ne trouve nulle part à Paris, — mais qui prend aussitôt, dans nos discussions, le rang auquel il a droit, en y jetant une note parisienne à laquelle il faut, en toute humilité, reconnaître que nous ne sommes pas habitués.*

*Nous n'aurions pas la reconnaissance « de la rate », si nous ne savions gré à Gabriel P... des joyeuses soirées que nous vaut sa compagnie. Cumulard insatiable, cet avocat, docteur en droit, homme de lettres, publiciste, critique d'art, conférencier, peintre, musicien, sculpteur, poète, ce favori de toutes les Muses — je dis de toutes les Muses — fait à notre profit une dépense, qui serait ruineuse pour tout autre, du plus pur esprit parisien. Connaissant tous les dessous de la Ville-Lumière, cet habitué du noble faubourg où règne le bon ton et des garnis de Montmartre où complotent les compagnons, des coulisses de l'opéra où la beauté s'achète et des coulisses de la politique où la vertu se vend, semble avoir écrit, pour nous effrayer, « Les alarmes de l'heure présente », pour nous étonner, « La République des imbéciles », pour nous instruire, « Le nu, le vêtement, la parure », pour nous égayer et nous charmer, ses innombrables histoires de « haulte graisse » et ses séduisantes poésies.*

On devine sans peine que dans sa solitude de l'Oursonnière, à l'ombre des seuls vieux arbres qui existent aux Ternes, il doit souvent commenter Diderot et Champfort ; on sent qu'il aime Rabelais et qu'il a lu Gil Blas.

Ah ! vous croyiez que nous ne faisons que de la philosophie, de la littérature et de l'histoire, en nous promenant le soir dans nos jardins d'Académus ! . . . . .

Parmi ces noctambules raisonneurs, il en est un qui, avec une navrante régularité, nous laisse chaque soir, bien avant la fin de nos longs entretiens, pour courir au travail. C'est ce bon H. qui trouve le moyen de joindre à ses multiples occupations professionnelles, la composition d'un livre sur les « preuves qui ont le plus frappé son esprit dans l'examen des témoignages en faveur de la vérité religieuse et dans l'étude loyale des faits ou enseignements fondamentaux ». Il a la foi, lui, cette foi ardente qui soulève les montagnes, soutient notre faiblesse, console notre âme, et grâce à laquelle on trouve des réponses à toutes les questions qui agitent notre cœur et inquiètent notre esprit.

Chose curieuse ! Cette foi s'est développée chez lui avec l'expérience de la vie. « J'ai vu à l'œuvre, écrit-il dans le livre si intéressant qu'il a dédié à la mémoire de sa vénérée mère, « j'ai vu

« à l'œuvre ces promesses pompeuses, que le philosophe, il y a 2000 ans, appelait déjà des fanfaronnades de vertu et qui n'ont été trop souvent que des bruits d'airains sonnants ou de cymbales retentissantes. J'ai pu comparer dans la vie pratique ceux qui disent de grandes choses et ceux qui tâchent de les faire, ceux qui cherchent à paraître vertueux et ceux qui s'efforcent de l'être, ceux qui proclament la justice et ceux qui s'appliquent à la réaliser, ceux qui se prévalent de la liberté et ceux qui respectent les droits d'autrui, ceux qui ont pour loi l'intérêt et ceux qui obéissent au devoir. »

Sur quelques caractères impressionnables, ou sur certaines natures délicates et sensibles, le résultat produit par le lamentable spectacle des iniquités ou même seulement des inégalités humaines, est tout opposé. J'en sais qui sont devenus sceptiques et qui ont douté de la Providence et de l'intérêt que Dieu portait à son œuvre, en voyant chaque jour « l'impie adoré sur la terre », la vertu humiliée et le vice triomphant, le nécessaire manquant à de braves gens qui luttent, peinent, geignent, crèvent sur la paille et sont enterrés avec la croix de bois et des prières rapides, — après être entrés à l'Église par la petite porte, au son lamentable d'une humble cloche, et le superflu abondamment donné à des imbéciles ou à des coquins qui s'amuse, jouissent, chantent toute leur vie, meurent doucement dans un bon lit, entourés



de médecins prévenants et aimables, et sont portés en terre comme M. de Marlborough avec la croix d'or, toutes sortes de Kyrie, de Pie Jesu ou de De Profundis chantés par les artistes de l'Opéra, — après que, devant leur cercueil doré, s'est ouvert, à deux battants, le grand portail de la Cathédrale et qu'un puissant carillon de cloches a appris aux pauvres de la ville, non pas que le défunt fût vertueux, — ce qui serait parfois difficile — mais qu'il était riche ! Ce luxe funéraire est-il une protestation posthume contre l'implacable et éternelle égalité de l'au-delà, ou, seulement, une dîme prélevée sur la sottise ou la vanité des vivants ? On peut différer d'avis à ce sujet...

Et la religion, la justice, les lois ouvertement méprisées, violées, foulées aux pieds par ceux qui en devraient être les premiers défenseurs ! Quel exemple ! Puis la presse clamant partout, par monts et par vaux, le récit de ces crimes sociaux, grossissant, exagérant, dénaturant les faits, suivant les besoins de la politique qu'elle sert !...

Ces événements ordinaires de notre vie quotidienne tombent donc sur ceux dont je parle comme des coups d'assommoir. Le doute naît dans l'esprit de ces malheureux ; le désespoir s'empare d'eux, la démonstration leur semblant faite que Dieu protège toujours les puissants de ce monde et n'a de bienfaits que pour eux.

« Mais vous voyez bien, disent les croyants, que c'est la preuve manifeste de la justice divine. Le royaume de Dieu n'est pas de ce monde. C'est par-delà notre courte vie que s'égaliseront toutes choses et se répareront, en s'équilibrant, les iniquités d'ici-bas. »

Je n'en disconviens pas et me garderai bien de discuter, mais, avec le plus grand respect pour les convictions d'autrui, je peux bien trouver obscures, quand elles ne sont pas éclairées par les lumières de la foi, les raisons qu'on en donne.

Donc, ceux qui possèdent la foi sont heureux. Ils sont solidement armés pour les combats de la vie, et, plus favorisés du sort que le stoïcien antique, dont la roide sagesse se renfermait dans la maxime concise : « abstine et sustine », ils peuvent supporter sans se plaindre le poids, d'autres disent le fardeau de l'existence et se mouvoir aisément au milieu des tristesses et des douleurs dont souffre, chaque jour, la majorité des hommes, car ils ont avec eux le palladium sacré : ils ne cessent d'être encouragés, stimulés, soutenus par l'ardeur, toujours en éveil, de leur invincible espérance.

Est-il un rationaliste qui ne doive souhaiter de pouvoir échanger le froid intérieur qu'entretient sa raison contre la chaleur pénétrante d'une foi si précieuse ?

En vérité, ceux qui sont touchés de la grâce ont acquis un bien inestimable. Il reste aux autres à réfléchir sur le sens caché du mythe de Pandore, ou, pour employer une image qui se rapporte plus exactement à ce dévotieux sujet, à trouver leur chemin de Damas.

Il est bien désirable, et pour eux et pour leur prochain, que les incrédules aient la bonne fortune de St-Paul, et ce désir devient un besoin lorsqu'on a sous les yeux le spectacle édifiant des bienfaits que la foi répand autour d'elle.

Si vous vouliez savoir ce qu'est une famille dans laquelle règne l'esprit de foi et ce que produit l'enseignement chrétien sur des natures d'élite, je vous engagerais, mes amis, à accepter l'invitation que notre excellent H... fait toujours, du fond du cœur, à ceux qu'il affectionne, et à profiter de vos vacances pour faire une petite excursion à Kergresq. On n'y va pas, il est vrai, comme à Souché ou à Bon-Accueil, et l'étude préalable de l'Indicateur Chaix vous fait éprouver un petit frisson, d'où naissent des réflexions moroses et un tas de raisons spécieuses pour vous retenir au logis ; mais je vous jure que c'est seulement la première fois qu'on s'aperçoit de la longueur du voyage : 17 à 18 heures de chemin de fer sur l'État, l'Orléans et l'Ouest, et 6 ou 7 petits changements de wagons pour aller à Guingamp, à Lannion ou à

Pontrieux, 2 ou 3 heures de voiture publique pour arriver à Tréguier, 1 heure de voiture particulière pour gagner Plougrescant, quelques minutes encore et vous êtes à Kergresq. Les autres fois, vous aurez gardé et de votre séjour sur ce délicieux petit coin de terre, et de ses inoubliables habitants un souvenir tel, que vous considérerez comme votre propre foyer paternel cette demeure hospitalière où vous aurez laissé quelque partie de votre cœur. Eloigné d'elle, vous la reverrez souvent par la pensée ; comme Anthor, vous vous rappellerez cette douce Argos, et l'impression qui vous en sera restée se maintiendra toujours fraîche et toujours vivante. Vous conserverez le désir d'y revenir et la longueur du voyage n'aura plus pour vous de signification. C'est, dirait le mathématicien de notre petit cercle, un facteur dont il n'y aura pas lieu de tenir compte pour la solution du problème, le bonheur du revoir dominant et absorbant toute autre considération.

Kergresq ! Imaginez, au fond des Côtes-du-Nord, à quelques centaines de mètres d'une mer dont les flots bleus comme à Nice, certain jour d'été, verdissent ou passent du gris au noir, lorsque dans le lointain s'annonce la tempête ; mer changeante entre toutes qui, au temps des zéphirs, doucement fait rouler les galets et expire sur la grève sans écume et sans bruit, et, sauvage, furieuse, quand règne l'aquilon, attaque violemment les roches de granit qu'elle fait trembler sur leur base, couvre le rivage du

nuage de ses embruns, et porte au loin, sur l'aile des vents déchainés, les effrayants éclats de sa voix formidable...

Imaginez, dis-je, un vieux manoir à demi caché par le lierre, et où

La clématite en fleurs se suspend aux arcades ;  
autour, des prairies et des jardins dans lesquels des arbres touffus, respectés de la hache, vieillissent en paix, laissant les années s'accumuler sur leurs têtes et ne cessant de répandre autour d'eux, pour le plus grand bien des générations qui se succèdent, l'ombre et la fraîcheur de leur opulente frondaison.

Ecoutez ce que dit de Kergresq quelqu'un qui le doit bien connaître :

Sur l'ombreuse colline, au milieu des bois verts,  
Qui ne sont qu'harmonie au souffle des hivers,  
Le logis paternel, demeure hospitalière,  
S'abrite comme un nid dans sa touffe de lierre.  
Là, loin des envieux, loin des leurres mondains,  
Se donnent rendez-vous famille, amis, voisins ;  
L'amitié nous y semble et plus douce et plus sûre.  
Nous y trouvons le baume après la meurtrissure,  
Après l'éloignement, notre réunion,  
Après les jours troublés, la paix, l'affection.

Affection, intelligence et instruction, bonté et simplicité, vous trouvez tout réuni dans cette demeure patriarcale, et, de peur d'offenser la modestie de chacun, j'ose à peine parler de qualités et de vertus qui semblent s'ignorer et dont le rayonnement — j'en ai acquis personnellement l'assurance — s'étend au loin dans le pays.

Quel tendre souvenir j'ai conservé de Kergresq et de  
..... cet ami sincère  
qui Du secret de mon cœur connaît tout le mystère !  
Avec quelle joie je le reverrais là-bas, lui et tous les siens !

Car ils sont nombreux, les habitants de cette petite tribu qui vit sous le sceptre, enguirlandé de violettes et de roses, de son vénérable doyen. Ce chef respecté tient, sans peine et sans effort, tous les pouvoirs concentrés en sa main paternelle : c'est le patriarche des anciens temps, disposant, autant par ses propres mérites que par le consentement unanime de ses sujets, de l'autorité la plus absolue.

Mais, comment se fait-il que tout marche à souhait dans son petit royaume qui ne craint pas les révolutions et que ne troublent jamais les changements de ministère ? Par quel secret procède sa justice n'a-t-elle point d'arrêt à rendre et peut-elle, tout à son aise, sommeiller sous les chênes de Kergresq, sans qu'on ait

jamaï recours à elle pour les grands, et que, même pour les petits, les avertissements charitables constituent tout l'arsenal des châtimeñts ! N'est-il pas vrai qu'ailleurs il est le plus souvent question de luttes, de querelles et de divisions entre les grands, et que les petits connaissent trop les punitions classiques : piquet, privations de dessert, pain sec, et les sentences sans appel de ce roseau redoutable que nous nommons « le Juge de Paix ». Eh bien ! la cause en est que les grands sont liés entre eux par l'affection la plus sincère, doublée chrétiennement d'un grand esprit de dévouement réciproque, et qu'on a su, dès le berceau, inculquer fortement aux petits la connaissance et le respect du devoir. Enfin, rendons à César ce qui appartient à César, le patriarche de Kergresq sait régner comme personne. Il a des qualités de souverain qui n'appartiennent qu'à lui ; il réalise tout ce que son voisin, Renan, attendait du bon tyran de ses rêves.

Je vous le demande, Auguste, vous qui le connaissez comme moi, les ans ont-ils atteint la vivacité de son esprit et refroidi les ardeurs de son cœur ? Peut-on être plus gai et plus aimable ? Peut-on accueillir ses hôtes avec plus d'affabilité, plus de cordialité ? Il est resté jeune malgré ses cheveux blancs, l'homme heureux ! et vous en serez bien convaincu tout de suite, si vous avez l'occasion de causer avec lui, de parler, entre autres choses,

de peinture ou de musique, de voyage ou de littérature. Il vous montrera ses tableaux, il en a de très beaux et de très anciens ; il vous fera connaître son appréciation sur les grands maîtres de la musique et vous chantera au besoin, d'une voix toujours juste et parfaitement timbrée, quelque motif de ses opéras favoris ; il vous racontera ses souvenirs de voyage, et vous dira ce qu'il pense de la littérature de notre époque, avec une chaleur et une conviction que nous avons, nous autres, seulement vers la vingtième année, qu'il a su conserver, lui, et qu'il conservera, j'espère, longtemps encore, pour continuer à faire le bonheur de tous ceux qui l'entourent.

Au premier rang de ceux-ci, inclinons-nous devant les deux époux qui accroissent le charme de ce foyer hospitalier, et qui, unis par la foi la plus sincère et la plus vive, autant que par une commune bonté, représentent l'alliance de l'intelligence et de la grâce, et réalisent l'idéal du mariage chrétien dans ce qu'il a de plus séduisant et de plus attractif.

« Celui qui a trouvé une bonne femme, a trouvé un grand bien et reçoit les faveurs du Seigneur », lit-on dans le livre des Proverbes. Ces faveurs se manifestent de multiples façons dans cette union heureuse, et particulièrement sous la forme de la plus délicieuse famille qu'on puisse rêver.



Répondez : Jeanne, Paul, Joseph, Yves, Marie-Thérèse, Marguerite, Michel, Louis, Marie-Louise, n'êtes-vous pas les plus charmants enfants et les mieux élevés que j'aie jamais vus ? Et si vous ne voulez pas dire « oui », parce que l'on vous a déjà appris ce que c'est que la modestie, laissez-moi vous déclarer sans ambages, puisque vous ignorez ce qu'est la vanité, que vous faites mon admiration et que l'on ne sait ce qui doit étonner le plus en vous : de l'éducation qu'on vous donne ou de la manière dont vous savez en profiter. Si La Bruyère avait connu des enfants tels que vous, il n'aurait jamais osé écrire que « les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérants, menteurs, dissimulés..... » J'arrête ici ces litanies diaboliques. Il me semble que si j'avais à parler de vous, je dirais tout le contraire et ce serait juste la vérité.

Qu'un visiteur de Kergresq me donne un démenti !

La vie, la joie, l'espérance de ce foyer résident donc sur ces petites têtes blondes. Elles en seront plus tard l'honneur, comme elles en sont aujourd'hui l'ornement ; et, sans avoir la prétention de rendre des oracles sibyllins, on peut prédire le plus bel avenir à ces enfants, tous plus intelligents les uns que les autres, et ayant, avec l'amour du travail, une forte éducation morale, la rectitude de la conscience et le sentiment du devoir.

A côté d'eux et autour d'eux, les couvrant de ses bontés et les stimulant de son exemple, est ce cher H... toujours le premier à la peine et le dernier au plaisir, se montrant sans effort, par le simple développement de ses facultés naturelles, le meilleur des oncles comme il est le meilleur des amis.

Il jouit de la vie au milieu de ceux qu'il aime, dans cette campagne superbe, qu'il cultive avec amour et qui lui rend sans peine les bienfaits qu'elle en reçoit.

Voyez le Prat Gwacho (le pré des vagues), orné de jeunes pins, « qu'il a plantés, qu'il a vus naître », cette terre conquise sur la mer, devenue fertile, et aujourd'hui couverte d'une herbe touffue, dont se repaissent tranquillement, sans souci du chasseur, d'innombrables lapins, qui n'ont ici d'autre ennemi que le renard.

Voyez le Karrek Dù (Roche noire), où il rêve une oasis  
..... dans un nid de pierres,

Avec de l'eau limpide autour d'une chaumière,  
et où il remue des rochers comme des grains de sable, afin d'arrêter l'action destructive de la mer et de créer l'oasis de ses rêves.

Non loin de là, voyez encore cette homardière féconde, habilement installée et également bien défendue contre les indiscrets,

qui ont plus l'amour du homard que le respect du bien d'autrui, et contre les fortes marées qui, elles, ne paraissent rien respecter et n'aiment que le chaos.

Et ces prés qu'envierait Jacques Bujault ! Ces champs couverts de moissons épaisses dûes autant aux soins éclairés du maître qu'aux travaux du laboureur. . . . .

Que l'on comprend bien, dans ce cadre enchanteur, les charmes de la vie des champs, et que nous sommes loin du Digeste ou des Pandectes, de la Doctrine des uns et de la Jurisprudence des autres ! Qu'il est doux d'abandonner le tracassé des affaires et la lutte de chaque jour, d'éloigner de ses oreilles les fausses paroles, comme de se soustraire aux fausses étreintes, de laisser là Thémis, sa balance et son glaive, pour venir à Kergresq, se reposer l'esprit et se dilater le cœur !

Connaissait-il Kergresq et songeait-il à y retourner, le poète qui, paraphrasant la pensée d'Horace, disait :

O champs ! ô mes amis ! quand vous verrai-je encore ?  
Quand pourrai-je, tantôt goûtant un doux sommeil,  
Et des bons vieux auteurs amusant mon réveil,

Boire l'heureux oubli des soins tumultueux,  
Ignorer les humains et vivre ignoré d'eux !

Les amis ne font pas partie de l'humanité qu'on ne désire pas voir à Kergresq : au contraire. Ils y sont cordialement invités, et ils y viennent avec joie, ne comptant pour faire le voyage ni les heures, ni les kilomètres. C'est, du reste, une cure d'amitié qu'ils y viennent faire, et qui est aussi nécessaire à leur santé que les cures fameuses de Vichy, de Pougues ou de Plombières.

A de certains moments, le pittoresque manoir vaut la maison de Socrate ; et dans la salle à manger au plafond élevé qu'une poutre divise en deux caissons, à la haute cheminée écussonnée dans laquelle de gros troncs de chêne feraient rôtir un bœuf entier, pendant que tous les convives danseraient une ronde sous l'immense manteau, M. H... père préside à des agapes familiales, entouré de tous les siens : enfants, petits-enfants et amis.

Je ne puis parler de tous les amis qui se sont assis à cette table joyeuse, et qu'une vive sympathie, éclose dans ce milieu favorable, ne tarde pas à unir, mais je m'en voudrais de ne pas saisir l'occasion de serrer chaleureusement la main au plus ancien d'entre eux et de déposer aux pieds de sa gracieuse compagne l'hommage d'un souvenir respectueux.

C'est bien le plus charmant des compagnons, ce bon M. J... et spirituel ! et gai ! Pourrait-on croire que, pendant près de onze mois l'année et depuis des années, il règle dans tous leurs détails

et fait marcher, comme un régiment, les Contributions de tout un département — et les Directes encore ! — sans perdre un seul instant sa joyeuse humeur ? Se douterait-on qu'il peut passer son temps à surveiller les avertissements aux contribuables, à étudier à fond et à appliquer les lois sur l'assiette, le recouvrement et la répartition de l'impôt, sans donner le moindre signe d'ennui ; qu'il fait du livre des mutations son livre de chevet ; qu'il s'occupe avec ardeur des centimes additionnels, qu'il examine avec soin les demandes en remise et modération de taxe, et y répond paternellement — tout ceci pour le plus grand bien du Trésor et la plus grande satisfaction du contribuable — sans que sa gaieté en soit, un seul instant, atteinte ! Il sait même rendre la pluie folâtre et je n'oublierai jamais que, grâce à lui, nous pûmes un jour entrer dans Lannion en éclatant de rire, alors que des torrents d'eau faisaient rage sur nos parapluies impuissants et transformaient en baignoire notre voiture découverte.

Les vieux Romains, qui en avaient l'expérience, disaient que « en voyage, un ami gai vaut un char. » Je comprends aisément ce proverbe depuis que je connais M. J... et je suis prêt à parcourir, à pied, les cinq continents avec lui : je ferai provision de gaieté pour toute mon existence.

Aussi vous imaginez très aisément ce que sont ces réunions

de Kergresq, dans lesquelles M. J... dépense, sans compter, les trésors de sa verve fantaisiste, sait donner à chacun des témoignages de son exquise amabilité et met à la disposition de tous les multiples ressources de son esprit.

Et ce brave docteur Grégoire B... qui sait dissimuler, sous une bonhomie de bon aloi, son grand savoir et sa profonde expérience, ne devrait-il pas être un habitué de Kergresq ? Ce n'est pas qu'on ait besoin d'un médecin dans ce pays où l'on trouve un air pur, une race forte et des mœurs douces, où les octogénaires se comptent à la douzaine, malgré le rude métier que leur impose la mer, et où chacun applique, ou à peu près, les principes de l'École de Salerne, qu'un poète de bonne volonté a traduits en ces vers de mirliton :

Es-tu sans médecin ? Je vais t'en donner trois :

Gaité, diète, repos ; obéis à leurs lois,  
mais il est toujours agréable d'avoir auprès de soi des amis de bonne humeur, des savants sans prétention, qui ne se croient pas obligés de se montrer ennuyés, ni de se rendre ennuyeux, parce qu'ils ont étudié Hippocrate et Gallien, et qu'ils connaissent à fond la théorie des microbes et la pratique des bouillons de culture. Aussi parle-t-on, à chaque mois d'Août, de l'arrivée du docteur. « Le docteur », c'est lui. On n'en connaît pas d'autre. Malheureusement, il ne vient pas aussi souvent qu'on le désirerait.

Une fois, il a passé comme un météore. On l'a vu, pédalant avec l'habileté d'un professionnel, initier aux mystères de la bicyclette tous les braves gens de Ploumanach à Perros et de Tréguier à Plougrescant. Il n'est resté que fort peu de temps à Kergresq. On n'y a pourtant pas oublié cette visite trop rapide, et on y souhaite que les soins dévoués qu'il donne à sa clientèle ne l'absorbent pas tout entier. On sait bien qu'il sacrifie, sans hésiter, le plaisir au devoir et qu'il ne badine pas sur ce chapitre, mais on peut espérer qu'il se trouvera un moment où il aura guéri une partie de ses malades et envoyé l'autre partie aux bains de mer, à la campagne ou aux eaux. Sa liberté ainsi conquise, les habitants de Kergresq pourront jouir alors du charme de sa compagnie et de sa conversation attachante que relève, chez ce Breton bretonnant, une légère pointe d'imagination gasconne.

Faut-il terminer par un regret et dire qu'on parle souvent à Kergresq d'un de nos aimables — quoique trop rare — compagnons de la Brèche, qui saurait, mieux que personne, donner la réplique à M. J... et dont l'esprit, qui nous séduit ici, nous enchanterait là-bas ? Confrère de St-Yves, Albert G... serait enrôlé facilement sous la bannière de ce grand saint, aux disciples duquel l'unissent la même foi dans le présent et les mêmes espérances dans l'avenir. Tout le convie donc à entreprendre un petit pèlerinage aux lieux illustrés par l'avocat fameux, qui est





FANT PARLOUËR

*La gouvernante du Patriarche de Kergresq*

devenu la gloire d'une corporation dans laquelle les saints ne se recrutent que par exception. Il deviendrait, à cette occasion, l'hôte choyé du patriarche de Kergresq. Ces deux raisons valent bien un voyage. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait encore, alors qu'il sait qu'on l'attend, qu'on désire sa venue ? Lui qui ne recule devant rien, quand il s'agit de défendre les faibles et les opprimés, tâche ingrate autant que lourde ! frémirait-il à l'idée de traverser la moitié de la France et de s'exposer, pendant une interminable journée, aux trépidations énervantes de wagons qui font à peine regretter les diligences, ou ne craint-il pas plutôt, obéissant à un sentiment filial infiniment respectable, de s'éloigner des siens ? Il ne serait pas l'avocat à l'esprit fertile en combinaisons ingénieuses que nous connaissons tous, s'il ne trouvait bientôt un moyen de tout concilier.....

Ce petit croquis de Kergresq serait incomplet, si je ne parlais de Fant, (nom breton de Françoise) la bonne vieille domestique, à la face joyeuse et légèrement ridée, dont le nez supporte sans faiblir une énorme paire de lunettes.

Elles valent une description ces lunettes, car vous n'avez jamais vu les pareilles. Rondes comme un cadran de pendule, elles ont des verres qui semblent provenir d'anciens télescopes, et leur

large monture en fer forgé peut défier les siècles. Ce serait sans étonnement qu'on apprendrait qu'elles ont orné le nez de Saint Gonéri. Elles doivent être de son époque et attestent la conscience de l'opticien Plougrescantais qui les a fabriquées dans ces temps reculés et n'a ménagé ni son travail ni la matière première.

Fant porte gaillardement sur ses épaules le fardeau de quatre-vingts et quelques années, et peut encore, mêlant l'agréable à l'utile, faire danser les autres en chantant, à moins que, fredonnant quelque vieille chanson de la Bretagne, elle ne danse elle-même la pavane et le menuet du pays. L'affection qu'elle porte à ses maîtres et les soins qu'elle prend de leur maison l'ayant absorbée tout entière depuis son enfance, elle n'a jamais eu le temps d'apprendre notre langue. C'est dans le breton le plus guttural et le plus pur qu'elle vous fait ses politesses et vous offre ses services, mais son cœur et ses sentiments sont français. Voyez plutôt avec quelle fierté elle étale à vos yeux ce mouchoir de cou sur lequel se dresse la tour Eiffel. « Il n'y en a pas deux comme ça dans le monde », dit-elle en faisant allusion à la fois et à la gigantesque tour dont la hauteur la remplit d'admiration et à son maître, M. Léon H... qui lui a rapporté de Paris ce souvenir de l'Exposition et dont les bontés pour elle la pénétrèrent de reconnaissance.

Et Picard, ce vieux défenseur du privilège des bouilleurs de cru, cet ennemi-né du monopole de l'alcool, ne doit-il pas avoir ici une petite place ? Est-il meilleur cocher, serviteur plus dévoué et plus fidèle ? Et, puisqu'il n'y a pas de club à Plougrescant, ni de cercle installé par les sociétés de tempérance, ne peut-on l'autoriser à fêter le Dimanche à sa façon et à prendre, en l'honneur du Créateur, quelques « petites gouttes » entre les offices ?

Un dernier souvenir aux mânes de Roméo, la plus noble conquête qu'H... ait jamais faite, le meilleur et le plus vénérable — il a vécu plus d'un quart de siècle — des chevaux qui aient jamais trotté sur les routes de Kergresq à Tréguier et de Plougrescant à Lannion. Bête intelligente entre toutes, elle obéissait à la parole mieux que d'autres à l'éperon, indiquant par un coup de tête en mouvement d'encensoir ou une petite inclinaison d'oreille qu'elle comprenait les épithètes élogieuses et quelquefois flatteuses que lui décernait son conducteur ; elle réglait son allure sur les nécessités de la course, ayant deviné de bonne heure qu'il valait mieux pour ses maîtres aller lentement et sûrement, que partir à fond de train et verser au premier tournant ; elle montait les côtes au pas, les descendait souvent de même, et son corps entier, vierge du fouet, étalait aux regards admiratifs des visiteurs,

d'harmonieuses rotondités de graisse sous un poil fin et lustré qui attestait les soins pressés de Picard.

J'ai fait de ce doux lieu de Kergresq un tableau très imparfait. Certaines couleurs sont chargées, certaines autres sont à peine indiquées ; les unes et les autres ne sont pas toujours à leur place. Je vous en demande pardon, mes amis, mais ne m'en inquiète pas autrement, car je sais que vous mettrez facilement toutes choses au point. Pourtant ce que j'ai la conscience d'avoir exprimé, c'est le bonheur qu'on éprouve à se trouver dans ce milieu honnête et bon où la simplicité s'unit à la douceur, et la bienveillance à la cordialité. Il semble, quand on y est, qu'on n'a jamais vécu ailleurs et qu'on doit pouvoir passer là son existence entière. Tous vous accueillent à bras ouverts, Fant sait votre nom, Picard connaît vos goûts et Roméo lui-même, qui venait vous chercher jadis à Paimpol ou à Tréguier, témoignait son contentement de vous voir, en vous menant au logis d'une allure moins discrète, par pure estime pour vous, et non pas, comme on pourrait le croire, parce qu'il rentrait à l'écurie.

On se trouve à Kergresq dans une toute autre atmosphère que celle au milieu de laquelle nous vivons chaque jour. On y acquiert la certitude que l'amitié n'est pas « une illusion qui s'en va avec les années et les intérêts », ni une divinité menteuse

dont le temple peu fréquenté, au dire d'un vieux sceptique, porte

..... sur la façade  
Les noms sacrés d'Oreste et de Pylade,  
Le médaillon du bon Pirothoüs,  
Du sage Achate et du tendre Nisus,  
Tous grands héros, tous amis véritables :  
Ces noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.

Le nom de notre cher H... est également beau. Il appartient à un ami véritable qui existe, non dans la fable, mais tantôt à Niort et tantôt à Kergresq, et qui nous donne en tous lieux des preuves manifestes de sa solide amitié.

Entretenons donc avec un soin jaloux, le feu sacré de cette amitié en nos âmes ; croyons avec un grand Saint que « l'amitié qui a pu finir ne fut jamais véritable », et persuadons-nous avec un grand philosophe, que « c'est ôter le soleil de l'Univers que retrancher de la vie humaine l'amitié, ce présent des Dieux, le meilleur et le plus délicieux de tous. »

\*\*

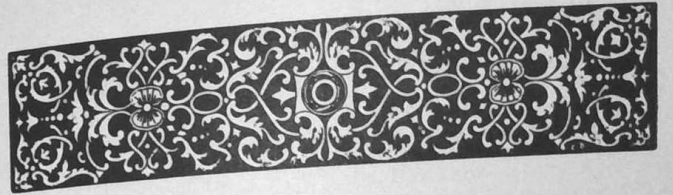
.....  
Et voilà, entre autres choses, ce que pensent quelques-uns et ce que disent et font quelques autres de ces amis bavards et rieurs



*que vous rencontrerez parfois sur les grandes routes de Kergresq  
ou de Bon Accueil, et que vous reconnaîtrez toujours à leurs voix  
joyeuses, si le hasard d'une promenade tardive vous fait passer le  
soir dans leurs jardins d'Académus.*

L...





## A L'AMI MANGOU

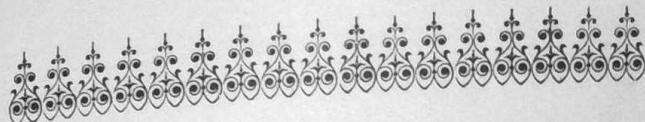
**M**USE de la chanson, dont les notes légères  
Font naître au fond du cœur le plus désenchanté  
Le rire épanoui que connaissent nos pères,  
Célèbre de Mangou la robuste gaité.

Il méprise à bon droit les visions amères  
De nos jeunes savants, épris de gravité ;  
Et son ferme bon sens, ennemi des chimères,  
Par un Shopenhauer ne fut jamais tenté.

Solidement campé sur de vaillants jarrets,  
Le teint rose et vermeil, si frais que l'on croirait,  
Qu'il se plonge au matin dans les eaux de Jouvence,

Amoureux du bon goût, spirituel, galant,  
Le regard plein de feu, le cœur toujours brûlant,  
Notre ami n'est-il pas un vrai Français de France ?

C. F.



## LE BON JUGE HENRY

---

Ame loyale et forte, esprit plein de finesse,  
Poète aux chants pieux, échos du Paradis,  
Intègre magistrat, que l'humaine faiblesse  
Trouve compatissant, tel est le bon Henry.

Ses vers et ses propos respirent l'allégresse  
D'un cœur pur, où le bien et le beau sont unis.  
La mère pour ses fils n'a pas plus de tendresse  
Que cet homme charmant n'en a pour ses amis.

Affable et bienveillant, l'air franc et cordial,  
 Dans son aimable humeur il est toujours égal.  
 Fidèle aux lois, aux mœurs de sa chère Armorique,

C'est le type accompli de l'honneur du vieux temps ;  
 Et dans sa modestie il apparaît si grand,  
 Que nous l'appelons tous : Henry le saint laïque.

C. F.



## A L'AMI LAMARRE

---

On reconnaît Lamarre à sa noble prestance,  
 A son front rayonnant, qui de loin apparaît.  
 J'admire son grand air, et cette aimable aisance  
 Qui révèle à nos yeux le gentleman parfait.

Je sais que son esprit est meublé de science,  
 Que les lettres pour lui n'ont jamais de secret.  
 Histoire, politique, art et jurisprudence,  
 Il est ferré sur tout ; c'est un cerveau complet.



Mais j'estime d'abord son cœur plein de bonté,  
 Son agréable humeur, et sa fine gaité,  
 Qui plairait, j'en suis sûr, aux gens les plus austères.

Dès qu'il est quelque part, adieu le noir souci !  
 Il appelle la joie, il dissipe l'ennui.  
 Il saurait dérider la Chambre des notaires !

C. F.



## SONNET EN PROSE RIMÉE

*A l'ami Ferreux.*

Officier du Nicham, agrégé de grammaire,  
 Professeur distingué, cycliste sans égal,  
 La mine et le jarret d'un vaillant mousquetaire,  
 Bien râblé, bien musclé, l'air franc et jovial,

Gentleman accompli... L'on peut sans commentaire,  
 Nombre ses qualités, au physique, au moral.  
 D'une belle-maman il ferait bien l'affaire  
 Pour donner à sa fille un bonheur idéal.

Ami loyal et franc, camarade au cœur d'or,  
 Homme de bon conseil, sage comme Nestor,  
 Nous n'avions tous pour lui que des sentiments tendres.

Et nous sommes navrés qu'il soit si loin de nous,  
 Lui, le brave Ferreux, que nous appelions tous :  
 La perle des amis, des maris et des gendres !



## A L'AMI LEMERCIER

Aux portes de Niort, sur le bord de ces rives  
 Où s'élancent dans l'air de hardis peupliers,  
 S'élève une maison, peinte de couleurs vives,  
 Abritant sous son toit un maître hospitalier.

C'est là, que, loin du bruit et des foules oisives,  
 Goûte quelque repos le bouillant Lemercier,  
 Mais ses mains, même alors, restent toujours actives,  
 Et l'imprimeur se change en savant<sup>4</sup> jardinier.

Visage ouvert et franc, cheveux en coup de vent,  
Allure martiale, et regard pénétrant,  
Tout dénote chez lui l'air d'un Breton robuste.

Son cœur est généreux, son esprit fier et droit ;  
Le culte de l'honneur est son unique loi.  
Dieu nous garde longtemps Aristide le Juste !



PRIMUS CÆLATOR  
INTER CÆLATORES

A ARISTIDE LEMERCIER  
*qui avait demandé mon portrait.*

Lorsque vous réclamez mon trop ingrat *plumage*,  
Votre voix, Lemercier, prend des accents très doux...  
Ils sont vains ! En ce cas, possédant mon *ramage*,  
Remplacez mon portrait par un buisson de houx !

A. G.

Niort, 16 Décembre 1895.



D'ANN OTRO  
HA D'ANN ITRON JACQUIN

KENAVO !

War don zon : *Ann Durzanel*

Perak ne chommet gan-imp, aman, en Plouvouskan ?  
D'ho karet vel ma karomp, ne gavfet ket unan,  
Ne gavfet ket enn ho pro evel ar Vretoned :  
A greiz kalon e karont, evel gwir vignoned.

DISKAN

Evned ar vro en Kergresk ra bep bla ho nejo,  
Chommet gant-he da ganan : n'euz ket dousoc'h moéjo !



A MONSIEUR  
ET A MADAME JACQUIN

AU REVOIR !

AIR : *La Tourterelle.*

Que ne demeurez-vous ici à Plougrescant ? — A vous  
aimer comme nous aimons, vous ne trouverez pas d'autres,  
— vous ne trouverez personne, en votre pays, comme les  
Bretons : Eux sont des amis vrais, qui aiment avec le cœur.

REFRAIN

Les oiseaux du pays à Kergresk font tous les ans leurs  
nids.

Restez, vous chanterez avec eux : il n'est pas de plus  
douces voix.



Eno man ann Estik koz (1) a gan ker brao bepred,  
 En dro d'éan estigo (1), ha ken dous ho c'hlevet !  
 Chommet, c'houi gano joaüz, ha pa dei gwall amzer,  
 Gant gras Doue, n'eur ganan, e vo kad berroc'h berr.

Eno c'houi gavo eur barz (2), eur barz deuz ann dibab,  
 Da zavel kanouenno ker koant ha deread.  
 — He vammig vad, eunn de oa, a welaz eur goulm wenn,  
 Ha gant-hi uz d'he gavel eunn délen aour melen.

C'houi gavo c'hoaz en Kergresk, mar fell d'hac'h studian,  
 C'houi a gavo doktoret (3), ha deuz ar re gentan.  
 Diski refet mu ouz mu skiencho ar vue,  
 Hag ezet braz, war ho lerc'h, e c'heuilfet hent ann Ee.

Eno klevfet en disheol, en disheol ar c'hoajo,  
 Ar mor braz braz o trouzal war c'herrek ann odcho ;  
 Eno e kouskfet didrouz, pa'n arrio ann noz,  
 Da c'hortoz gwelet Kergresk du-hont er barradoz.

L. S. E.

*Plouvoustan, miz est 1895.*

(1) Ann otro Etienne Henry, hag he vugale vian.

(2) Ann otro Léon Henry.

(3) Ann otro Paul Henry.

Là demeure le vieux Rossignol, dont la voix est encore  
 si jolie. — Il est entouré de ses petits rossignols, qu'il est si  
 doux d'entendre ! — Restez, vous chanterez joyeusement, et  
 quand viendront les mauvais jours, — Grâce à Dieu, en  
 chantant, nous les trouverons moins longs.

Là, vous aurez un barde, un barde d'élite, — Qui compose  
 des chants aussi gentils que polis. — Sa bonne mère chérie,  
 un jour, vit une blanche colombe, — Qui posait sur le  
 berceau de son fils une lyre d'or.

Vous rencontrerez encore à Kergresk, s'il vous prend  
 envie d'étudier, — des docteurs des plus vantés. — Vous  
 apprendrez avec eux de plus en plus les sciences de la terre.  
 — Et, les suivant, vous marcherez sans effort dans le  
 chemin du ciel.

Là vous entendrez, à l'ombre, à l'ombre des grands bois,  
 — La grande mer qui mugit sur les rochers des grèves. —  
 Là vous dormirez tranquilles, quand viendra la nuit, — En  
 attendant que vous revoyiez Kergresk, là-haut, au paradis.

L. S. E.

*Plougrescant, Août 1895.*



SOUVENIR D'UNE VISITE D'AMIS  
A KERGRESQ EN 1892

---

I.

AIR : *La gourmandise, quoi qu'on en dise...*

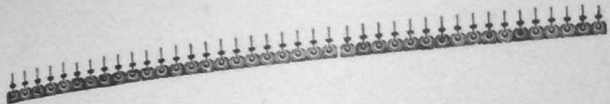
L'ami Mangou vit sans alarme,  
C'est le roi de la bonne humeur ;  
Il mange, boit, dort, c'est un charme ;  
Son âme n'a nulle noirceur.

Pour lui la vie  
N'est qu'une mélodie,  
Toujours il chante en gais accents :

Humeur joviale,  
Chaleur cordiale } *bis*  
Nous font vivre plus de cent ans !

Son humeur est peu vagabonde,  
Rendons-lui grâce : lorsqu'il part,  
Il dédaigne le tour du monde,  
Pour Kergresq et... Saint-Léonard.  
O belle Anglaise,  
Soyez Niortaise...  
C'est un mari des plus charmants !

Humeur joviale,  
Chaleur cordiale } *bis*  
Nous font aimer plus de cent ans !



## II.

Air du cantique breton : *Ave, maris stella.*

Ami Lamarre, un court instant,  
Trois fois vous touchez Plougrescant,  
Rapide comme l'hirondelle,  
Comme elle au moins soyez fidèle.

*Revenez parmi nous,  
Tous nos cœurs sont à vous...* (bis)

D'ici la brise aide l'essor  
 Vers l'île où vit votre trésor.  
 Vous aimez la Grande-Bretagne,  
 C'est la sœur de notre Bretagne.

*Revenez parmi nous,  
 Tous nos cœurs sont à vous... (bis)*

Pour nous sur terre, pèlerins,  
 L'amitié calme les chagrins.  
 Nous serons une colonie,  
 Où nul ne connaîtra l'envie !

*Revenez parmi nous,  
 Tous nos cœurs sont à vous... (bis)*



### III.

AIR : *Allons, enfants de la Patrie...*

La grande voix de la Patrie,  
 C'est la voix de l'ami Jacquin.  
 Fils de la Lorraine trahie,  
 Il lui garde un amour sans fin. (bis).  
 Son ardeur ravive notre âme.  
 Il dit : « Pour Dieu, soyons Français,  
 « Nos haines seraient des forfaits.  
 « Que le saint amour nous enflamme !  
 « Que sous un seul drapeau flottent nos pavillons ;  
 « Serrons nos rangs (bis), fraternels bataillons ».



Il adopte notre Bretagne,  
 Il aime ses rudes enfants ;  
 Il voit dans cette humble campagne  
 Des cœurs généreux et vaillants. (bis).  
 Parmi les rocs de ce rivage  
 Vivent d'intrépides marins,  
 Semblables aux braves Lorrains,  
 Donnant leur vie avec courage.  
 Honneur à notre ami ; tous nous le chérissons,  
 A lui nos cœurs (bis), nous tous le couronnons.

Guidé par sa douce Egérie,  
 La bonne Madame Jacquin,  
 Il consacre toute sa vie  
 Au faible, au pauvre, à l'orphelin. (bis).  
 Il n'est heureux que lorsqu'il donne :  
 Quand il devance les souhaits,  
 A ceux que comblent ses bienfaits  
 Il demande qu'on lui pardonne.  
 Il n'a que des amis ; tous nous le chérissons,  
 A lui nos cœurs (bis), nous tous le couronnons.



## IV.

AIR : *L'élixir du docteur Grégoire.*

Voyez, populo,  
 Quel brillant velo !  
 Fant, ajustez vos besicles...  
 Léger comme l'air,  
 Prompt comme l'éclair,  
 Bocquel vole sur deux cycles.  
 Ah ! le bon docteur  
 Et la visite agréable !  
 Pour nous quel bonheur  
 De l'avoir à notre table...

Quel plaisir, quel plaisir de boire  
 Pour fêter le docteur Grégoire,  
 L'excellent docteur Grégoire !

Perros tout entier  
 Court sur le sentier,  
 Pour admirer sa prestance.  
 Renan converti,  
 Bientôt repentí,  
 Cède à sa rude éloquence.  
 Le bon cher curé,  
 Voyant Marthe, Anne-Marie,  
 Dit, tout honoré :  
 Que ma paroisse est bénie !

Quel plaisir, quel plaisir de boire,  
 Pour fêter le docteur Grégoire,  
 L'excellent docteur Grégoire.

L. H.



TOAST PORTÉ PAR M. M...  
 APRÈS LE RETOUR DE BRETAGNE

AIR : *La gourmandise, quoi qu'on en dise...*

Amis, autour de cette table,  
 Pour compléter notre festin,  
 Il nous manque un convive aimable,  
 Le cher camarade Jacquin.  
 Pour lui notre âme  
 D'amitié s'enflamme,  
 Chantons-lui notre plus doux chant :

Tous que nous sommes,  
 Au temps des pommes,  
 Nous l'irons voir à Plougrescant. } *bis*

C'est un vrai pays de cocagne  
 Le pays du bon père Henry,  
 Là, dans l'air vif de la Bretagne,  
 Le cœur d'amour pur est nourri.  
 La mer sauvage  
 Chasse du rivage  
 Le traître qui viendrait trompant.

Au temps des pommes,  
 Tous que nous sommes,  
 Nous partirons pour Plougrescant. } *bis*



## ALBERT MAGNUS

*Natus Picto,  
 Advocatus  
 Et non latro,  
 Res miranda populo!*

AIR : *Partant pour la Syrie....*

Dans notre confrérie  
 De robins, Gelineau  
 Vaut seul une série  
 De ce noble troupeau.  
 Chevalier d'un autre âge  
 En ce monde banal,  
 Il garde pour partage  
 Un cœur toujours loyal. } *bis.*

Il demeure fidèle  
 A la foi des aïeux,  
 Jamais il ne chancelle  
 Sous les flots écumeux.  
 Défenseur tutélaire  
 Des faibles malheureux,  
 Il n'est point mercenaire,  
 Mais toujours généreux. } *bis.*

Beau cavalier, poète,  
 Capitaine, orateur,  
 Il est, faisons-lui fête,  
 L'Idéal et l'Honneur.  
 La mère de famille,  
 Le voyant, s'écrira ;  
 « Bienheureuse, ô ma fille !  
 « Celle qu'il aimera. . . » } *bis.*

L. H.



## A M. LÉON H...

---

Votre estomac, qui pour... *Assises*  
 A, chaque soir, un grand dîner,  
 Doit finir par en voir de grises...  
 Vraiment c'est trop le malmener !  
 Heureux serez-vous, je le gage,  
 — Tel nous devons vous estimer —  
 Si son excédent de bagage  
 Ne vient le faire dérailler.

Non pas que je croie oublié  
 Dans ces agapes fraternelles  
 Ce qu'on inscrit sur nos tourelles :  
 « *Suum cuique tribuere* »,



Car l'amphytrion pour sa cave  
Des goûts de chacun fait état,  
Au magistrat versant le... *Grave*  
Et le... *Sauterne* à l'avocat.

Quant au solide... Ah ! le solide...  
C'est ce qui souvent fait défaut !  
Mais n'oublions pas — c'est lucide —  
Que s'il en faut, pas trop n'en faut !  
Est-ce le saumon ou la perche ?  
Le turbot ou la truite ? Ah ! mais...  
Qu'importe, puisqu'on y recherche  
Tout ce qui flatte le... *palais* ?

Aussi l'on est tout à la joie,  
Juge, jurés et défenseur ;  
Léger fut le pâté de foie  
Qu'on dégustait avec ardeur :  
Et l'on dit que sous la balance  
Sculptée au fronton du Palais,  
Notre devise désormais  
Est : « Honni soit qui mal y *panse* ! »

Décembre 1891.

A. G.



EXSULTATE ET LÆTAMINI... QUIA DEDIT VOBIS

DOCTOREM JUSTITIÆ (1)

AIR : *Combien j'ai douce souvenance...*

Ah ! quelle douce souvenance  
Ravive en nos cœurs l'espérance  
De revoir Ferreux dans nos rangs !  
O France,  
Sache distinguer tes enfants  
Des intrigants.

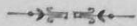
(1) Bienheureux les disciples du docte maître qui leur inculque  
avant tout l'esprit de justice !

Son âme est droite, noble et fière.  
 Il répand la pure lumière ;  
 Il aime et sauve du poison  
     Son frère.  
 Il déteste la trahison,  
     Chasse Mammon.

Il prit son vol à tire d'ailes  
 Vers les bords aux fleurs éternelles,  
 Où les printemps sous un ciel pur,  
     Fidèles,  
 Gardent loin de tout souffle impur  
     La mer d'azur.

L'infini dans son âme brille,  
 Le feu sacré toujours pétille ;  
 L'étoile d'or vive en son cœur  
     Scintille ;  
 En lui sourit la douce fleur,  
     Baume et splendeur.

L. H.



## MOUSTACHE & GRANDEUR D'ÂME

AIR : *Le Seigneur Lez-Breiz*

Parmi des Français sans barbe au menton,  
 Un fils des Gaulois garde leur renom ! (bis)

Tremblez, Allemands, Brennus n'est pas mort,  
 On peut chaque jour le voir à Niort. (bis)

Sa moustache immense inspire terreur :  
 Traîtres et brigands frémissent d'horreur ! (bis)

Comme un fier panache au fort des combats  
 Mène à la victoire et guide les pas, . (bis)

Ainsi l'on verra sur le champ d'honneur,  
La moustache au vent, talisman sauveur ! (bis)

Naguère une blonde, enfant d'Albion,  
Une fleur des mers, un doux Alcyon, (bis)

Aperçut Jan Duc, et soudain son cœur  
S'enflamma pour lui d'une sainte ardeur. (bis)

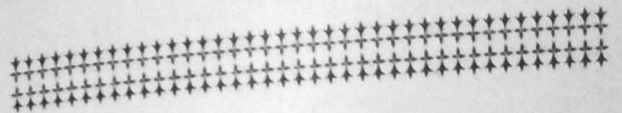
Tremblante, elle dit : « Je veux être à toi !  
« Rogne ta moustache et règne sur moi... » (bis)

Le noble héros vite a répondu :  
« On me verra mort, mais jamais... tondu ! (bis)

« Je t'aime, dit-il, plus que tous Anglais,  
« Mais je dois ma barbe au peuple français ! » (bis)

Gloire au conquérant ! Chantons tous en cœur :  
Vivent sa moustache et son air vainqueur ! (bis)

L. H.



## LA CHANSON DU BON HENRY

AIR : *A la façon de Barbari,*  
*Mon ami.*

I

Connaissez-vous ce bon Henry,  
Le modèle des hommes ?  
Sur lui l'on n'entend qu'un seul cri  
Dans la ville où nous sommes,  
C'est : « Comme il est donc bon garçon ! »  
La faridondaine,  
La faridondon,  
On le voit d'un œil attendri,  
Biribi,  
A la façon de Barbari,  
Mon ami.

## II

Savant comme un bénédictin,  
 Il connaît toute chose,  
 Il écrit en grec, en latin,  
 En vers tout comme en prose.  
 Il sait même le droit canon.  
 La faridondaine,  
 La faridondon,  
 Moi, j'en suis tout abasourdi,  
 Biribi,  
 A la façon de Barbari,  
 Mon ami.

## III

Sa bonté s'étend toute à tous  
 Et jamais ne s'arrête ;  
 Pour son prochain, pour vous, pour nous,  
 Son âme est toujours prête  
 A nous combler de tous ses dons,  
 La faridondaine,  
 La faridondon,  
 Du plus grand jusqu'au plus petit,  
 Biribi,  
 A la façon de Barbari,  
 Mon ami.

## IV

Il est l'homme du dévouement  
 En toute circonstance,  
 On peut compter très sûrement  
 Sur son expérience,  
 Car son cœur est plein d'abandon,  
 La faridondaine,  
 La faridondon,  
 Il ne pense jamais à lui,  
 Biribi,  
 A la façon de Barbari,  
 Mon ami.

## V

Le pauvre sait comme il est doux,  
 Bienfaisant, charitable !  
 (C'est un secret, mais, entre nous,  
 Un secret violable).  
 Sa bourse n'a pas de cordon,  
 La faridondaine,  
 La faridondon,  
 Et ne s'ouvre pas à demi,  
 Biribi,  
 A la façon de Barbari,  
 Mon ami.



## VI

Il est bon comme le bon pain,  
 Même il est toujours tendre,  
 Et, s'il se mariait demain,  
 Quelle crème de gendre !  
 Mais il restera vieux garçon,  
 La faridondaine,  
 La faridondon,  
 Ce célibataire endurci,  
 Biribi,  
 A la façon de Barbari,  
 Mon ami.

## VII

Vrai sage, il vit au grand soleil  
 Et brave la critique ;  
 Sa bonne au talent sans pareil  
 Est d'âge canonique ;  
 C'est un cordon bleu de renom,  
 La faridondaine,  
 La faridondon,  
 Qui vous accommode un rôti,  
 Biribi,  
 A la façon de Barbari,  
 Mon ami.

## VIII

Sur la politesse à cheval,  
 Jamais il ne refuse  
 Dîner, banquet, soirée ou bal (1).  
 On croit que ça l'amuse !  
 Ah ! s'il osait répondre : Non !...  
 La faridondaine,  
 La faridondon,  
 Mais c'est un homme si poli...  
 Biribi,  
 A la façon de Barbari,  
 Mon ami.

## IX

De Gambetta, fait ignoré,  
 Il lança la fortune, (2)  
 Chacun eut des croix à son gré,  
 Lui n'en prit pas même une.  
 C'est qu'il dédaigne le galon,  
 La faridondaine,  
 La faridondon,  
 De ce mal il est à l'abri,  
 Biribi,  
 A la façon de Barbari,  
 Mon ami.

## X

Depuis, je le crois revenu  
 De ses goûts politiques,  
 Car il sait ce que sont à nu  
 Ces marchands, ces boutiques.  
 Il a perdu l'illusion,  
 La faridondaine,  
 La faridondon,  
 Qu'il faut pour servir un parti,  
 Biribi,  
 A la façon de Barbari,  
 Mon ami.

## XI

Il reste du noble parti  
 Mal compris sur la terre,  
 Auquel l'électeur perverti  
 Plus ou moins fait la guerre,  
 Qu'il bat à chaque élection,  
 La faridondaine,  
 La faridondon,  
 Mais qui triomphe au Paradis,  
 Biribi,  
 A la façon de Barbari,  
 Mon ami.

## XII

Il n'a jamais rien demandé,  
 Avancement ni place,  
 C'est d'un propos bien décidé  
 Qu'en tous lieux il s'efface,  
 Car il est sans ambition,  
 La faridondaine,  
 La faridondon,  
 Et puis jamais il n'a menti,  
 Biribi,  
 A la façon de Barbari,  
 Mon ami.

## XIII

Un jour, des gens qu'il gênait fort,  
 Lui firent cent misères,  
 Voulant, pour masquer tout leur tort,  
 L'envoyer aux galères :  
 Mais la Cour de Cassation,  
 La faridondaine,  
 La faridondon,  
 Vit ce que valait le confit,  
 Biribi,  
 A la façon de Barbari,  
 Mon ami.

## XIV

De ces malins désappointés  
 On vit bien la grimace ;  
 Ils feignirent d'être enchantés  
 Et firent volte-face.  
 Quand on connut ce pur Breton,  
 La faridondaine,  
 La faridondon,  
 Nul ne se dit son ennemi,  
 Biribi,  
 A la façon de Barbari,  
 Mon ami.

## XV

Henry ne sachant pas haïr  
 Leur fit bonne figure,  
 Ne voulant pas se souvenir  
 De leur triste imposture.  
 Pour eux, il resta toujours bon,  
 La faridondaine,  
 La faridondon,  
 Et les traita tous en ami,  
 Biribi,  
 A la façon de Barbari,  
 Mon ami.

## XVI

Oui, je voudrais jusqu'à demain  
 Chanter tous ses mérites,  
 Et faire graver sur l'airain  
 Ses vertus favorites ;  
 Il est trop modeste et trop bon,  
 La faridondaine,  
 La faridondon,  
 C'est ce qu'on peut dire de lui,  
 Biribi,  
 A la façon de Barbari,  
 Mon ami.

## XVII

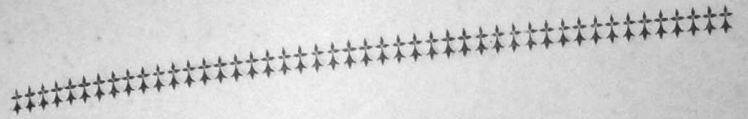
La simple chanson ci-dessus  
 Est la vérité pure,  
 Et d'Henry, que j'en rends confus,  
 C'est l'exacte peinture.  
 S'il se rencontre un franc luron,  
 La faridondaine,  
 La faridondon,  
 Qu'il ose donc un démenti !  
 Biribi,  
 A la façon de Barbari,  
 Mon ami.

(1) — Je me hâte d'ajouter, pour dire toute la vérité, qu'il va au bal avec l'enthousiasme modéré de Guatimozin marchant au supplice. Il n'y reste que le temps strictement conciliable avec ses devoirs de politesse, car c'est un adversaire acharné de la danse. Il connaît là-dessus les anathèmes de l'Écriture, des Pères de l'Église, des Conciles. Il a lu et annoté tout ce qu'en ont dit les innombrables poètes et philosophes, même les moins austères, de l'antiquité et des temps modernes, d'Aristote à Byron et Goethe, en passant par Ovide, Horace et Cicéron ; ce qui ne l'empêche pas — toujours aimable — de dire, même à celles qui sentent un peu le roussi, qu'« il admire les mer-veilles Salamandres qui ont pu traverser le brasier du monde « sans s'y brûler », mais il n'engage personne à en courir le risque. Il s'en tient à la qualification de la danse par Cicéron : *Omnium vitiorum postremum — umbram luxuria*. Malgré Paul-Louis Courier, il a parfaitement raison.

(2) — Voir à ce sujet l'intéressant article publié par le **Républicain de l'Ouest** du 5 Décembre 1895 et intitulé « *A propos de Baudin* ».

C'est un document de la plus haute importance pour nos futurs Michelet. Il sera désormais impossible d'écrire avec impartialité l'histoire de la glorification de Baudin ou la biographie de Gambetta, sans en tenir grand compte.

Avis aux historiens de l'avenir !



## A-BEURZ TAD KOZ KERGRESK (PE KERGRESKAN) DA EVNIG SANTEZ MÉNO

WAR DON : *Pelec'h et-hu ker joauz, ô Gwerc'hez vinniget ?*

Me gleo bep pla o kanan, tal odcho Plouvouskan,  
Eunn Evn bian da Zoue, hag hen dous ha gwen-kan.  
Ker koant e kan o kanan, ken e karjenn bepred  
Klevet, en koad ma maner, ann evnig binniget !

Adaleg m'ho de klevet mouez mac'h evnig bian,  
E tired evned ar vro da goajo Kergreskan.  
C'houek c'houek et kanont gant-han, ha brao brao ho zonio !...  
Distro darre da Gergresk, Evnig Santez-Méno !

O ! na hirr eo ann amzer en-tro-pad ar gouan !  
Ne gleo ken mu ann Tad Koz he evned o kanan...  
Diwallet m'evnig bian eneb ar gwall amzer,  
M'hen klevin c'hoaz, ma Doue, enn han, tal ma maner !

KONERL.





## DE LA PART DU GRAND-PÈRE

DE KERGRES

AU CHER PETIT OISEAU DE SAINTE-MÉNOU

---

AIR : *Pelec'h et-hu ker joauz, ô Gwerc'hez vinniget...*

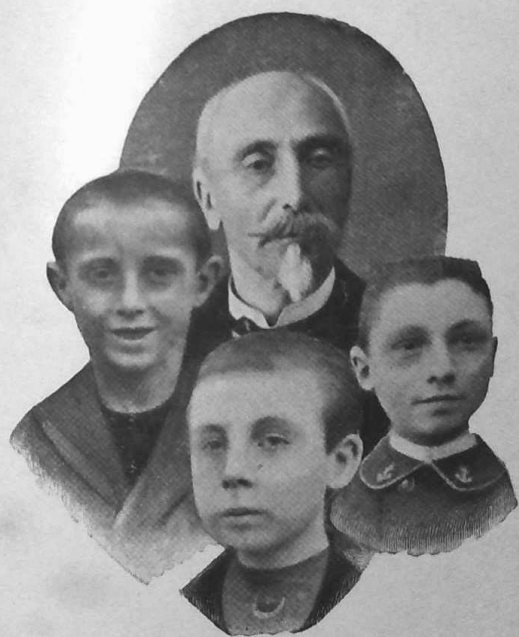
Chaque année j'entends chanter, sur les grèves de Plougrescant,  
Un petit oiseau du bon Dieu, un gentil oiseau tout blanc.  
Il chante si bien en chantant, que je voudrais toujours  
Entendre, au bois du manoir, chanter l'oiseau béni !

Dès qu'ils ont entendu la voix de mon cher petit oiseau,  
Accourent les oiseaux du pays dans les bois de Kergrescant.  
*Doux doux* ils chantent avec lui, jolies, jolies sont leurs chansons !...  
Reviens encore à Kergresc, petit oiseau de Sainte-Ménou !

Oh ! que le temps est long durant l'hiver,  
Quand le Grand-Père n'entend plus chanter ses oiseaux !...  
Gardez mon petit oiseau chéri, quand viendront les gros temps,  
Afin que je l'entende encore, ô mon Dieu, dans les bois du manoir !

ROI-TE-LET.

Bon-Accueil



LEMECIER & ALLIOT. - NIORT

Les travaux et amusements champêtres, l'admirable variété des trésors qui couvrent la terre, l'abondance des moissons, la richesse des vendanges, les vergers, les troupeaux, les abeilles ; en un mot tous ces objets qui, malgré la dépravation de nos mœurs et les absurdes préjugés de l'orgueil, ont des droits si puissants sur notre âme, n'est-ce pas là tout l'attrait de la campagne. Joignez à cela les idées d'innocence, de félicité, de tranquillité attachées à la vie champêtre, ce plaisir délicieux avec lequel nos yeux, fatigués de la pompe des villes et des merveilles des arts, se rejettent vers les beautés simples de la campagne et les prodiges variés de la nature, et dites s'il est rien de plus intéressant pour les âmes qui conservent encore quelque sensibilité ?

DELILLE.



## WELCOME

**J**ADIS l'herbe sauvage, exubérante et folle,  
Avec sa sœur la ronce et son cousin l'osier,  
La tête en plein soleil, les pieds dans la rigole,  
Se plaisait là, jadis ; mais vint le peuplier.

Y vint le peuplier, dont la forte structure  
But le soleil et l'eau, mangea l'herbe et l'osier.  
Encor était brutal ce coin de la nature,  
Triste et sombre jadis, quand survint Lemercier.



Maintenant vous voyez sur les bords de la Sèvre  
 Un cottage, un jardin, des pigeons, une chèvre,  
 Du soleil et de l'air, un enfant sur le seuil,  
 Le tout plaisant au cœur, le tout plaisant à l'œil.

BON-ACCUEIL !

JAN DUC.

15 Avril 1894.



## BON-ACCUEIL

---

En un jour de printemps, lorsqu'un premier soleil  
 De ses plus doux rayons caresse chaque plante,  
 De la nature entière on assiste au réveil  
 ..... Aux bords où Lemercier s'en vient planter sa tente.


O l'heureuse retraite ! ô le plaisant chalet !  
 La Sèvre est à ses pieds, il se mire en la Sèvre.  
 L'onde le vient baiser de son humide lèvres :  
 Tout le site est empreint d'un rustique cachet.

Près du bord, loin des joncs dont le sommet s'irise,  
Un canot se balance au souffle de la brise,  
Prêt à tracer sur l'onde un sillon écumeux :

« *BON-ACCUEIL* » est le nom du chalet qu'en un rêve  
Il nous a semblé voir, tant l'heure coula brève  
Pour ceux qui signeraient volontiers :

Vos neveux,  
YVES, MICHEL, LILI, LOUISETTE.  
A. G.

Niort, le 28 Mars 1894.

## A MON AMI ARISTIDE LEMERCIER

Air breton : *Cantique de Plouaret.*

Sur les jolis bords de la Sèvre  
Est le chalet de *Bon-Accueil*.  
Loin des soucis, loin de la fièvre,  
Là chantent pinson et bouvreuil.

*Cher Aristide,  
Bon Aristide,  
Dans ton Eden parfois songe à tes amis.  
Cher Aristide,  
Bon Aristide,  
Prends garde là d'oublier le Paradis.*

L'onde, là, n'est jamais amère,  
 Le soleil n'est jamais brûlant ;  
 A travers la feuille légère  
 Brille le ciel étincelant.

*Cher Aristide, etc.*

Là tu ne crains pas la sirène,  
 Qui séduit le navigateur ;  
 Un rideau vert clôt ton domaine  
 Et cache à tes yeux tout pécheur.

*Cher Aristide, etc.*

Jamais traître ton cœur n'assiège,  
 Si ce n'est le pauvre poisson.  
 Jamais chez toi nul ne vit piège,  
 Hormis un modique hameçon.

*Cher Aristide, etc.*

Jadis ils hurlaient : « TROP DE ZÈLE !... »  
 Quand tu fouaillais les grands fraudeurs.  
 Il n'est aujourd'hui sous ton aile  
 Que des fruits, de charmantes fleurs.

*Cher Aristide, etc.*

Tes exemples pour ton Camille,  
 Précieux plus que des bijoux,  
 Montrent qu'un père, en sa famille,  
 Peut, sans épée, être un héros.

*Cher Aristide, etc.*

Ami, ce soir, dans ta campagne,  
 Digne du nom de « Bon-Accueil »,  
 Nous croyons voir notre Bretagne,  
 Chaude et vivante sur ton seuil.

*Cher Aristide, etc.*

Toujours, qu'un souvenir fidèle  
Unisse notre terre au Ciel :  
Ecoute un refrain qui rappelle  
Le doux PARDON DE PLOERMEL.

*Cher Aristide, etc.*

L. H.

Niort, 11 juillet 1894.



TRAVAIL ET PERSÉVÉRANCE  
OU LE  
TRIOMPHE DE L'HOMME SUR LA NATURE

---

Je voulais, mes amis, faire un récit en prose ;  
Mai, quoi ! l'homme propose, et... Lemercier dispose.  
Bernardin de Saint-Pierre ou bien Châteaubriand  
Pourraient dépeindre seuls ce petit coin riant,

Dans le style si beau, si grand et si sublime  
 Qu'on voit en leurs écrits.— Pour moi, ma pauvre rime,  
 Sachant bien ne jamais atteindre à ces hauteurs,  
 Vous dira simplement, sans aucuns mots flatteurs,  
 D'un homme épris du beau ce que peut l'énergie.  
 Faudra-t-il ajouter, mais non pas sans envie,  
 Que le calme absolu d'un si charmant séjour  
 Invite à rester là, ne serait-ce qu'un jour ?  
 Jugez-en, chers lecteurs, dites s'il est merveille  
 Comparable à ce sol. — Hier, toute pareille  
 Aux terres d'alentour, celle-ci, nettement,  
 En diffère aujourd'hui partout, complètement.  
 Dans quelques jolis vers, touchés de main de maître,  
 Un poète, Jan Duc, pour ne le pas connaître,  
 Raconte ce qu'était ce sol, ingrat jadis,  
 Qu'on prendrait maintenant pour un vrai paradis.  
 « On n'y voyait, dit-il, qu'herbe folle et sauvage,  
 Que ronces, que roseaux qui croissaient avec rage (1). »  
 Le tout en un fouillis rappelant sûrement,  
 Par delà l'onde amère, au nouveau continent,

(1) *BON-ACCUEIL*, par Jan Duc. — Imprimerie Lemercier et Alliot, Niort.

L'aspect d'une forêt vierge où la main de l'homme  
 N'a pas laissé d'empreinte, et, pour tout dire, en somme,  
 Un chaos véritable, un de ces sombres bois  
 Où, pour ne pas se perdre, on regarde à deux fois.  
 — Alors, ayant au cœur une noble espérance,  
 Décidé, résolu, plein de persévérance,  
 Arrive Lemercier, qui, tel qu'un enchanteur,  
 Change totalement, par son rude labeur,  
 Une terre bourbeuse en terre très fertile,  
 Mêlant avec bon goût l'agréable et l'utile.  
 — Tout d'abord un chalet, plutôt une maison  
 S'élève au bord de l'eau. Ce n'est pas sans raison,  
 Car le propriétaire, en véritable augure,  
 Prend les dieux à témoin de vaincre la nature.  
 Vous admirez à droite un côté plein de fleurs,  
 A gauche un potager, dont les vertes couleurs  
 Tranchent sur le parterre et forment un contraste  
 Qui charme le regard. Un enclos assez vaste  
 Précède la maison. Entièrement planté  
 D'arbres garantissant des ardeurs de l'été,  
 Cet enclos vous remet en mémoire un bocage  
 Décrit par Fénelon. Pas même le ramage



Des habitants de l'air n'en est absent. Toujours  
 Le joyeux rossignol y chante ses amours,  
 Puis la douce fauvette et l'aimable colombe  
 Font entendre leur voix, surtout quand le jour tombe.  
 Quittez ces compagnons, jetez les yeux en bas,  
 Vous verrez ce que peut celui qui ne craint pas  
 De lutter sans repos, sans faiblesse et sans trêve,  
 Contre les éléments. (Je vois parfois en rêve  
 Ce que sera plus tard cet endroit radieux :  
 Il devra figurer un petit coin des cieux !)  
 — Des déblais rapportés, formant des monticules,  
 Ont réduit à néant les joncs, les renoncules,  
 Les roseaux, les iris et tous les autres plants  
 D'un sol marécageux. Ces anciens habitants,  
 Vaincus, désespérés, disparaissent en foule :  
 Tels des oiseaux craintifs fuyant devant la houle.  
 Vous voyez aujourd'hui les ravissants détours  
 De sentiers sinueux, puis les jolis contours  
 D'un bassin minuscule. Une herbe fine et drue  
 De tous côtés se montre et réjouit la vue,  
 Tandis qu'en maints endroits, disposés savamment,  
 Des plantes, des massifs augmentent l'agrément

De cet enclos ombreux. — Enfin, qu'ajouterai-je ?  
 Ma plume est impuissante à tout dire, et j'abrège.  
 Du reste, vous savez maintenant assez bien  
 Comment Lemercier fit quelque chose de rien.  
 Le brave Lemercier, dont le travail tenace  
 Modifia la terre, en transforma la face,  
 Et d'un endroit fangeux et couvert de roseaux  
 Fit un Eden champêtre assis au bord des eaux.  
 — M'arrêterai-je ici ? Non. Selon l'habitude,  
 Nous ne pouvons quitter semblable solitude  
 Sans connaître très bien le maître de céans.  
 Veuillez donc m'accorder encor quelques instants,  
 Vous serez satisfaits : un gracieux sourire,  
 Un visage joyeux, un charme qu'on admire  
 Dans toutes ses façons, amis lecteurs, voilà  
 Ce que vous constatez quand Lemercier est là.  
 Aussi ne quittez-vous jamais qu'avecque peine  
 Ce séjour enchanteur. — Et lorsque votre veine  
 Vous y ramènera, ne soyez point surpris  
 D'être toujours reçus comme de vieux amis.  
 La cordialité touchante de votre hôte  
 En sera le garant. Vous entendrez sans faute

Ces paroles où perce un légitime orgueil :

« Soyez les bienvenus à Villa *BON-ACCUEIL* ! »

ZAM.



## BON-ACCUEIL

---

Sous le voile léger des peupliers tranquilles  
 Qu'un vent du paradis fait mollement frémir,  
 Allez voir, à midi, près des eaux immobiles,  
*Bon-Accueil* s'endormir.

Les fleurs, à ses côtés, balancent leurs calices,  
 Cassolettes que Dieu parfume de ses mains,  
 Et les oiseaux, groupés en joyeuses milices,  
 Chantent leurs gais refrains.

Ainsi, dans le sérail, l'odalisque indolente,  
 Qui vient de rejeter ses fatigants atours,  
 S'endort sur les divans où sa hanche opulente  
 Etale ses contours.

Tout se tait : on n'entend que la larme sonore  
 Qui dans le grand bassin dégoutte lentement,  
 Ou le vent de l'écran dont son esclave more  
 L'évente doucement.

Il arrive parfois que le sultan qui passe  
 Interrompt son repos par le bruit de ses pas,  
 Et soudain ébloui, vaincu par tant de grâce...  
 Il tombe dans ses bras !

De même *Bon-Accueil* enchaîne à son rivage  
 L'imprudent visiteur qui trouble son sommeil,  
 Et se laisse séduire au capiteux breuvage  
 De son cidre vermeil.

Visiteur et sultan tous les deux se retirent  
 Pour aller d'un clou d'or marquer un si beau jour,  
 Et longtemps, bien longtemps, les deux gourmands soupirent  
 De plaisir ou d'amour.

J. FONTANEL.

Niort, 4 Août 1895.





## VISITE A BON-ACCUEIL

AIR : *Le Bal de l'Hôtel-de-Ville*

### I

L'aut'jour, j'me dis : Nom d'un pétard !  
Allons voir Aristide.  
Surtout ne partons pas trop tard,  
La maison serait vide  
De son proprio  
Parti en bateau,  
Pour diriger, habile,  
Toujours gai, content,  
Son établis'sment,  
Près de l'Hôtel-de-Ville. (bis).

## VISITE A BON-ACCUEIL

69

### II

J'prends donc mes jambes à mon cou,  
Je file à tout'vitesse ;  
J'arrive en marchant comme un fou ;  
Jugez de ma détresse :  
Deux minut' de r'tard  
Me prouvent sans fard  
Que le propriétaire  
N'est pas à planter,  
Pas à replanter,  
Nulle part dans sa terre. (bis).

### III

Vexé de c'fâcheux contre-temps,  
J'fais alors volte-face,  
Et j'retourn' tout en maugréant  
De quitter si bonn'place.  
Mais une autre fois,  
Le meilleur, je crois,

Sera d'attendre l'heure,  
 Où l'brav' Lemercier,  
 Quittant son métier,  
 Revient à sa demeure. (bis).

## IV

Quand vous voudrez vous promener,  
 C'est la seul'chose à faire.  
 Le soir, après votre dîner,  
 Point ne s'ra nécessaire  
 De hâter le pas  
 Pour aller là-bas,  
 Car vous trou'erez sans faute  
 Châlet *BON-ACCUEIL*,  
 (Soit dit sans orgueil)  
 Occupé par son hôte. (bis).

## V

Donc, je ne fais ni un' ni deux,  
 Certain soir à la brune,

Me voilà parti tout joyeux,  
 Par un beau clair de lune.  
 Qu'est-c'que j'aperçois  
 Dans un petit bois,  
 Arrangeant un' clôture,  
 Le brav' Lemercier,  
 Faisant l'jardinier,  
 Perdu dans la verdure. (bis).

## VI

Reçu comme un bon vieil ami  
 Qu'avec joie on retrouve,  
 Je ne peux dire que merci,  
 Tant d'émotion j'éprouve.  
 C' n'est pas étonnant,  
 Puisqu'à chaque instant  
 J' vais d' surprise en surprise.  
 Accueil gracieux,  
 Plutôt chaleureux,  
 Littéral'ment me grise. (bis).



## VII

Enchanté d' ma visit' là-bas,  
 J' fais serment, j'vous le jure,  
 De porter bien souvent mes pas,  
 Non plus à l'aventure,  
 Mais d'aller, j'vous l'dis,  
 Dans ce paradis  
 Créé par Aristide,  
 Car en en partant,  
 Réjoui, content,  
 Le cœur n'a plus de vide. (bis)

ZAM.



## CE QUE J'AIME

*A mon oncle Aristide Lemercier.*

Je suis l'amant muet des grandes mers sauvages,  
 Des lointains horizons perdus dans les brouillards,  
 Et des matins vermeils laissant sur les rivages  
 Les souvenirs émus de douloureux départs.

C'est l'heure où par les monts, teintés d'un rose pâle,  
 On entend des bouviers la voix plaintive et mâle...

Je suis l'amant muet des tranquilles midis  
 Où l'astre flamboyant fait des apothéoses  
 Pour les plus humbles fleurs, et comme un paradis  
 Pour l'âme qui s'endort dans la douceur des choses.

C'est l'heure où dans les foins le paisible grillon  
 Chante ses plus beaux airs au joyeux papillon...

Je suis l'amant muet des soirs mélancoliques  
 Où l'on voit sur les flots qui s'agitent sans bruits  
 Les nacelles dormir en des lueurs magiques  
 Que verse avec amour l'astre des belles nuits...

C'est l'heure du silence autour des portes closes,  
 Des rêves de bébés aux petits petons roses...

Mais plus que tout cela, le charmant « *Bon-Accueil* »,  
 Avec son rideau vert, le jardin, la prairie,  
 Et le joyeux enfant s'amusant sur le seuil,  
 A fait naître en mon cœur la douce poésie...

.....

.....

\*  
 \* \*

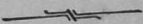
.....

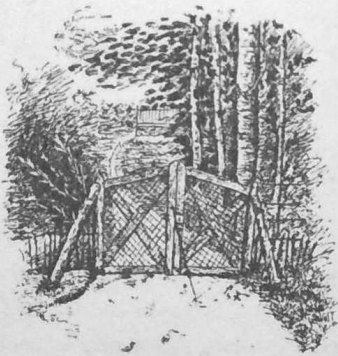
Je contemplais hier cette Sèvre tranquille,  
 Tandis que notre esquif s'endormait sur les flots :  
 Lors, j'ai senti passer l'ombre du doux Virgile,  
 Et l'homme de Mantoue a prononcé ces mots :

« Lorsque tombe le soir, je viens à tire d'ailes  
 « Derrière le ruisseau plein de joncs longs et grêles.

« Parmi les peupliers du riant « *Bon-Accueil* »,  
 « J'y berce tendrement mes douces rêveries ;  
 « Si j'eusse été Français, j'eusse rêvé ce seuil,  
 « Les bons amis du maître aux longues causeries... »

PAUL FORGEUX.





## TABLE DES MATIÈRES

---

AVERTISSEMENT AU LECTEUR PROFANE.	
POUR SERVIR DE PRÉFACE . . . . .	I

---

### PREMIÈRE PARTIE

---

### ENTRE AMIS

A l'ami Mangou. . . . .	I
Le Bon Juge Henry. . . . .	3
A l'ami Lamarre. . . . .	5
Sonnet en prose rimée. . . . .	7
A l'ami Lemercier . . . . .	9
Primus cœlator . . . . .	11
A Monsieur et à Madame Jacquin . . . . .	13

Souvenir d'une visite d'amis à Kergresq. I . . . . .	17
II . . . . .	19
III . . . . .	21
IV . . . . .	23
Toast porté par M. M... . . . . .	25
Albert Magnus . . . . .	27
A M. Léon H... . . . .	29
Exsultate et lætamini quia dedit vobis Doctorem Justitiæ	31
Moustache et Grandeur d'Ame . . . . .	33
La chanson du bon Henry. . . . .	35

---

DEUXIÈME PARTIE

---

BON-ACCUEIL

Welcome . . . . .	51
Bon-Accueil — 28 mars 1894. . . . .	53
A mon ami Aristide Lemercier . . . . .	55
Travail et Persévérance. . . . .	59
Bon-Accueil — 4 août 1895 . . . . .	65
Visite à Bon-Accueil. . . . .	68
Ce que j'aime. . . . .	73




---

Imp. LEMERCIER ET ALLIOT, 6, rue du Pilon, Niort.

---



